31 MAI 1952

France

N° 346 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

Illinois U Library

LE MONDE ILLUSTRÉ

ISENHOWER S'EN VA

ans ce numéro Léon earson explique la osition d'Eisenhower ans la course à la ésidence, tandis qu'un e nos envoyés spéciaux Washington décrit Amérique que va trouver Ike.

Pub. A. Perre

Limoges-Unic

PORCELAINES • CRISTAUX

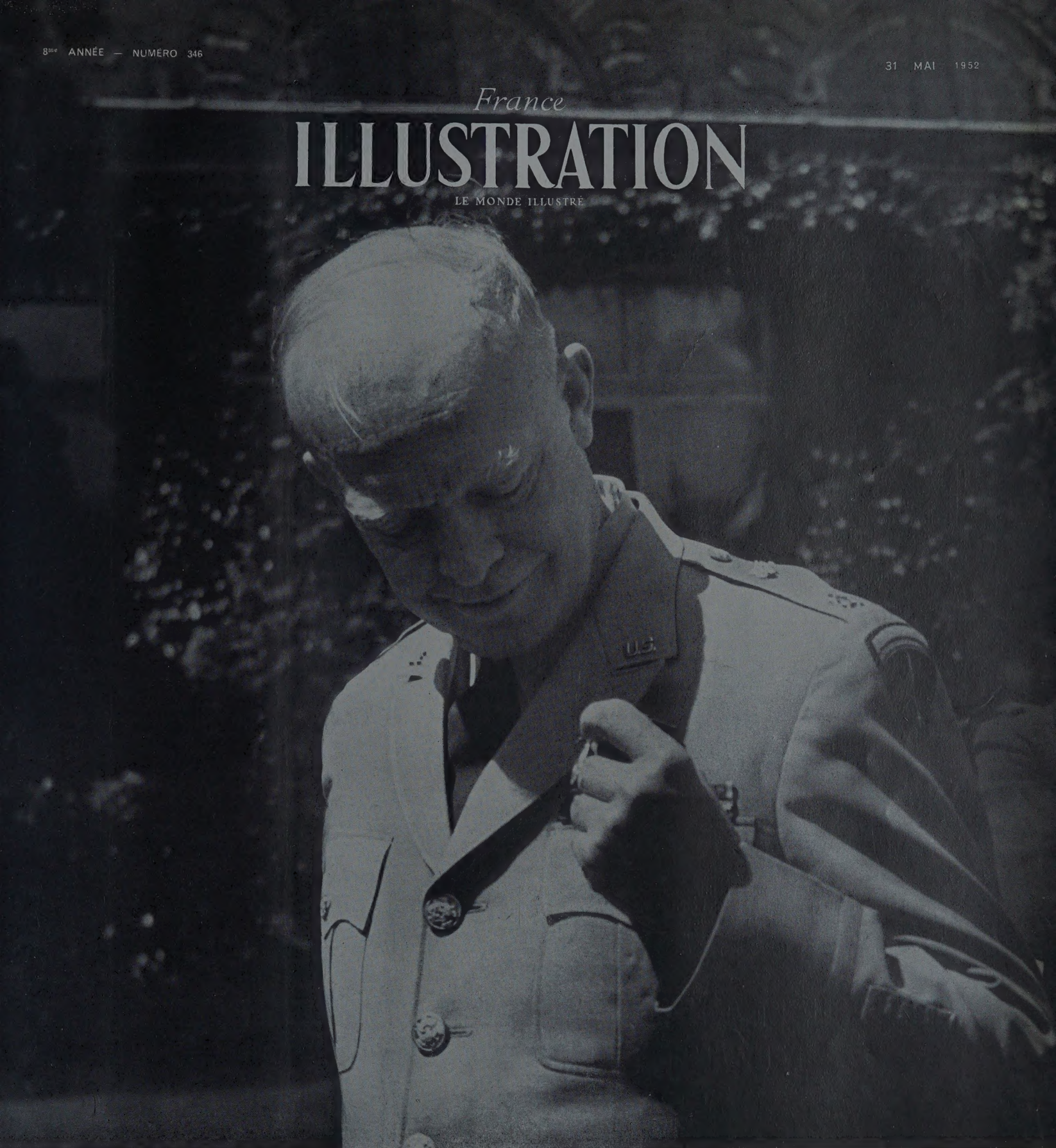
12, Rue de Paradis, PARIS-10E

TÉL.: PROVENCE 26-65

8me ANNÉE — NUMÉRO 346

31 MAI 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



UNE GRANDE JOIE POUR « IKE » : LA MÉDAILLE MILITAIRE

Sous un soleil éclatant qui donnait à la sobriété de la cérémonie militaire un cachet de fête, le général Eisenhower a reçu la Médaille militaire que le gouvernement français avait décidé de lui conférer, lui accordant ainsi, en témoignage d'estime et d'admiration pour les services rendus, une distinction que ne reçoivent qu'exceptionnellement nos propres généraux.

Le hasard a voulu que l'actuel président du Conseil fût Médaillé militaire. Et le sous-officier blessé de la guerre de 1914 put, en tant que chef du gouvernement, épingler la décoration si enviée sur la poitrine du grand chef de la dernière guerre. Les galeries au noble dessin de la cour d'honneur des Invalides étaient pleines de spectateurs, et quand les troupes eurent une dernière fois défilé devant lui le général Eisenhower alla déposer une gerbe à l'Arc de Triomphe.

Ensuite il se rendit au déjeuner donné en son honneur à l'Elysée, où on le voit ici, dans le jardin, admirer en souriant le beau « souvenir » qu'il emporte de France.

Photographie *France-Illustration* (Pierre Bizet).

★ *Écrit pour « France-Illustration » par* **Léon Pearson**

L'ARTICLE qu'on va lire est dû à la plume d'un des journalistes américains le plus au fait de la politique américaine. Au moment où se développe la campagne pour les prochaines élections présidentielles, Léon Pearson explique pourquoi la bataille s'est engagée « à fronts renversés » et précise clairement les conséquences que peut avoir pour la France et pour l'Europe l'accession d'Eisenhower à la présidence.

PARADOXALE ET COMPLEXE, LA BATAILLE POUR LA MAISON BLANCHE PEUT AMENER AU POUVOIR LE SÉNATEUR TAFT ET SES AMIS... MÊME SI EISENHOWER TRIOMPHE

TRUMAN « OFFRE » LA PRÉSIDENCE A EISENHOWER

TOUTE la scène politique américaine est actuellement dominée par un paradoxe apparent.

Le parti républicain, pour tenter de revenir au pouvoir après une éclipse de vingt ans, s'apprête à jouer sa chance aux élections présidentielles sur le nom d'un homme qui personnifie la politique étrangère du parti démocrate. Et le chef du parti démocrate renonce volontairement aux leviers de commande les plus puissants du monde, dans l'espoir de les voir passer au parti adverse qu'il a combattu toute sa vie.

Devant quelques amis parisiens, Mme Pearl Mesta, ambassadrice des Etats-Unis à Luxembourg, contait récemment une anecdote qui projette un jour éclatant sur cette question cruciale. Mme Mesta, qui jouit de toute la confiance de M. Truman, se trouvait à Washington quand le président lui demanda de prononcer, dans cinq ou six villes américaines, des discours en faveur de la politique étrangère actuelle des Etats-Unis, et notamment de la continuation de l'aide aux pays étrangers. Au troisième discours Mme Mesta reprit le chemin de la Maison Blanche pour expliquer au président Truman que les leaders démocrates locaux se plaignaient de l'entendre « faire campagne pour Eisenhower ».

— *That's all right, Pearl, goright ahead. Ike's a good guy,* répondit le président. (Tout va bien, Pearl, continuez. Ike est un bon gars.)

Quand on connaît l'âpre rivalité qui oppose les partis américains, il peut sembler bizarre que le chef de l'un se désiste en faveur du candidat de l'autre. Mais tout s'éclaire si l'on sait que, pour Truman, ce qui compte d'abord, c'est la poursuite de sa politique étrangère. Voilà pourquoi la clef de ce paradoxe apparent est un certain Eisenhower...

EISENHOWER TRIOMPHALEMENT ÉLU ?...

IL n'est pas excessif d'affirmer que Truman ne se contente pas d'offrir à Eisenhower ce que ses conseillers politiques appellent une aide positive : il offre en fait la présidence à celui qu'il se voudrait pour successeur. Mais il aurait pu prendre la décision contraire et se représenter à la présidence, s'il lui avait semblé que le sénateur Taft dût être désigné comme candidat républicain. Certes, ce peut encore être le cas, mais les observateurs bien informés, tel le président Truman, ont au moins l'assurance qu'il rencontrera sur le terrain un rival sérieux.

Dans l'entourage immédiat du président on souligne que celui-ci a pris la décision de ne pas se représenter après les élections primaires du New-Hampshire, où le général Eisenhower, sans être candidat, remporta une très nette victoire sur le sénateur Taft. La fortune ne sourit pas autant au général dans certains Etats de l'Ouest, mais les résultats du New-Hampshire suffirent à convaincre le président Truman qu'il existait un homme capable de poursuivre la politique étrangère de son propre gouvernement. On pourrait être porté, en France, à considérer comme extrêmement rassurante l'attitude du président et à prévoir qu'avec les voix républicaines, jointes à celles des démocrates libéraux, Eisenhower sera triomphalement élu pour le plus grand bien des relations atlantiques.

Ce serait une conclusion hâtive. Ce serait, surtout, méconnaître deux facteurs de ce que les Allemands appellent *Realpolitik.*

« WHAT'S IKE LIKE ? » EN POLITIQUE INTÉRIEURE ?

TOUT d'abord, il n'est pas absolument certain qu'Eisenhower soit désigné comme candidat par le parti républicain. Malgré l'avantage que lui confèrent une popularité, un prestige énormes, on lui reproche souvent d'avoir des idées trop vagues en politique intérieure. Ses adversaires n'ont-ils pas retourné le slogan lancé par ses amis : *I like Ike* (j'aime Ike), pour en faire *What's Ike like ?* (A quoi ressemble Ike ?) (1).

Autrement dit : quelle est la position de cette personnalité lointaine, militaire et diplomatique à la fois, sur les questions de salaires et de prix, sur les problèmes religieux et raciaux ?

Le général a récemment décidé de ne faire aucune déclaration de politique intérieure avant la convention républicaine du mois de juillet, qui doit désigner le candidat du parti. Mais cette prudence même pourrait parfaitement lui coûter sa nomination comme candidat par les républicains.

Lorsqu'il lui arrive — ce qui n'est pas fréquent — de parler politique avec ses amis, le général exprime son dégoût du caractère sordide du jeu politique américain.

Il a affirmé plus d'une fois qu'il n'accepterait pas d'être désigné comme candidat si cette nomination devait être l'aboutissement des marchandages classiques de couloirs. Si noble que soit cette attitude, elle pourrait aussi lui coûter la nomination, qui n'est justement pas le fait du suffrage universel.

TAFT AU POUVOIR... QUAND MÊME

S'IL est candidat désigné, Eisenhower sera certainement élu. C'est ici qu'intervient le second facteur de *Realpolitik* dont il importe de tenir compte : un Congrès réticent. On ne se rend probablement pas assez compte, en Europe, de l'autorité accrue que conférerait la victoire de leur parti à certains leaders républicains qui sont actuellement les principaux adversaires de la politique étrangère présidentielle. Le sénateur Taft ne serait pas président, mais il serait à coup sûr le plus puissant des membres du Sénat. Même le fauteur de scandales qu'est le sénateur Mac Carthy verrait sa position renforcée. Et au Sénat comme à la Chambre les républicains remplaceraient les démocrates à la présidence des commissions.

La plupart de ces hommes sont les adversaires les plus déclarés des crédits importants pour l'aide aux pays étrangers et des engagements militaires étendus. L'élection d'Eisenhower, indispensable aux républicains, pourrait bien marquer aussi la défaite d'Eisenhower par l'arrivée aux postes-clefs, en même temps que lui, des adversaires les plus acharnés de son programme.

Tel est le second aspect du paradoxe actuel de la politique américaine.

Tel est le décor que les Français doivent avoir dans l'esprit s'ils veulent considérer d'un œil réaliste les élections qui viennent.

(1) Ce jeu de mots, intraduisible en français, repose sur l'homonymie du verbe « like » (aimer) et de l'adverbe « like » (semblable).

SAISIE PAR LA PUISSANCE ET LA GLOIRE

et fatiguée de tisser outre-mer la toile de Pénélope

L'AMÉRIQUE DURE

DES PIONNIERS EST-ELLE TENTÉE PAR UNE

VICTOIRE SANS COMBAT?

L'Amérique a peur, monsieur. Peur par la faute de la Russie. Les Soviets ont commis là une erreur monstrueuse... »

L'homme qui me parle, dans ce restaurant modeste de Washington, est une espèce de gnome au complet élimé, un vieillard maigre et laid, un petit employé, dirait-on, rendu incurablement timide par vingt ans de bons et loyaux services.

Cette impression est totalement fausse, et il émane de lui, d'autre part, le romantisme à la fois souffreteux et dur qu'on voit aux grands prophètes des temps modernes : Einstein, par exemple. Mon prophète à moi porte tous les stigmates de son état, depuis le sourire triste et les yeux fixes jusqu'au cheveu fou poivre et sel. Tel est aujourd'hui l'un des grands conseillers de Roosevelt, l'un des inspirateurs du *New Deal*.

« On dirait que les Russes ne comprennent rien, dit-il. Leur propagande en est restée à la lutte des classes, à l' « oppression capitaliste ». En Europe ces thèmes peuvent avoir quelque résonance. Ici ils ne signifient plus rien.

» L'Amérique, il faut bien le comprendre, est un phénomène absolument sans précédent. La révolution rouge par persuasion ou par violence ? Baliverne. La chute du système de l'*American way of life* sous le poids de la course aux armements ? Illusion : la production des armements s'est simplement ajoutée à la production courante, et le revenu national atteint un chiffre record : plus de 400 milliards de dollars... (1). Vous n'imaginez pas assez le monstrueux pouvoir matériel dont disposent les Etats-Unis. Supposons, oui, tenez, supposons que par accident le mécanisme de l'économie capitaliste se détraque.

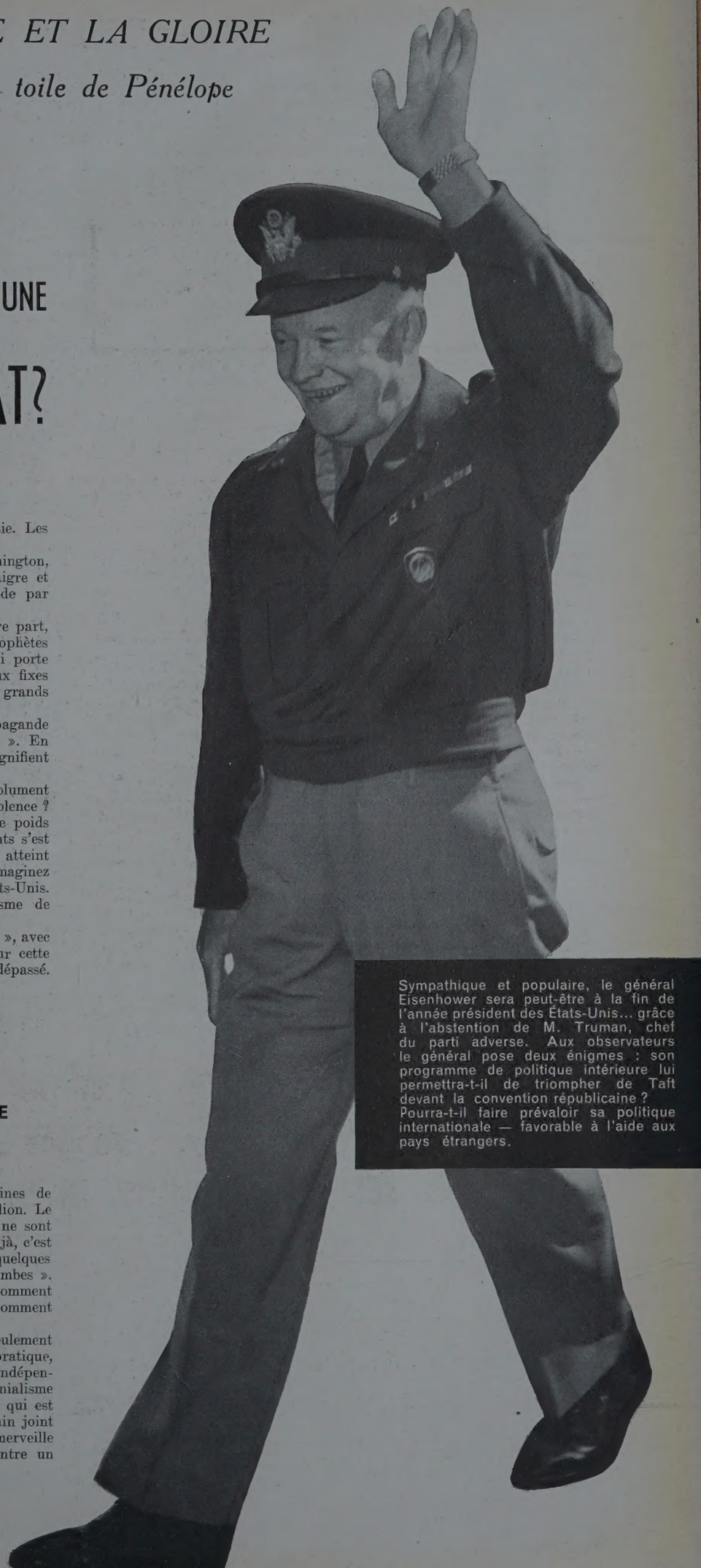
» Pour remettre la machine en marche il suffirait d'un Etat « fort », avec tout ce que ce terme implique. Et nous sommes d'ailleurs déjà sur cette voie. Le grand capitalisme pur, celui du début du siècle, est dépassé.

LE « CHASSEUR DE SORCIÈRES » MAC CARTHY N'EST QUE LE MÉDIUM DE LA FOULE

Voilà quinze ans on comptait à Washington quelques centaines de milliers de fonctionnaires. Ils sont aujourd'hui près d'un million. Le pullulement étatique est en marche : le capitalisme et l'Etat ne sont que des moyens, car le but, c'est la technocratie. Le résultat déjà, c'est l' « homme au cerveau génial ». On en compte tout juste quelques centaines. Les uns sont occupés à la mise au point des « super-bombes ». Les autres se posent deux problèmes, deux problèmes seulement : comment faire fonctionner sans à-coups une bureaucratie parfaite ? Comment nourrir une masse toujours croissante d'humains ?

» Là est le sommet théorique de l' « américanisme ». Là seulement l'effort américain surmonte la peur, rejoint l'universel. Dans la pratique, l' « américanisme », c'est tout autre chose. C'est la guerre de l'Indépendance, puis la ruée vers l'Ouest, puis l'isolationnisme, l'anticolonialisme enfin. Quelque chose de spécifique et de paradoxal, quelque chose qui est une civilisation et une psychose collective à la fois. L'orgueil puritain joint à la méfiance, à la crainte du dehors. L' « américanisme » fait merveille surtout quand il se sent menacé. Simple réflexe de défense contre un

(1) Environ 150.000 milliards de nos francs.



Sympathique et populaire, le général Eisenhower sera peut-être à la fin de l'année président des États-Unis... grâce à l'abstention de M. Truman, chef du parti adverse. Aux observateurs le général pose deux énigmes : son programme de politique intérieure lui permettra-t-il de triompher de Taft devant la convention républicaine ? Pourra-t-il faire prévaloir sa politique internationale — favorable à l'aide aux pays étrangers.

univers mauvais ou incompréhensible, l'isolationnisme s'est transformé en ce qu'on appelle, faute d'un terme meilleur, l'anticommunisme.

» L'Amérique est, je le crains, une machine emballée. Tout ce qui ne suit pas le mouvement sera écrasé sous le poids de la foule, une foule dont on se demande qui la mène. Ce ne sont pas, certes, les « gros », les capitalistes, à qui le *Wall Street Journal* ne cesse de prêcher la prudence, la conciliation.

» Les technocrates ? Ils sont les premiers humanistes d'Amérique. Le Pentagone ? Il est « dur » sans doute, mais non sans nuances. Tous ceux-là savent qu'on ne bluffe pas avec la bombe atomique. Les politiciens ? Certains d'entre eux, peut-être, tentés de donner la victoire définitive à des électeurs qui n'auraient pas été soldats. Mais il y a la crainte des représailles...

» Si bien que tous, sans exception, sont hantés par l'obsession d'une avance obtenue par un redoublement d'efforts et de dépenses, si bien qu'en fait personne ne mène la masse américaine, si bien que même le sénateur Mac Carthy, le « chasseur de sorcières », qui a accusé le général Marshall en personne de trahison, n'est qu'un instrument, un médium, si l'on ose dire.

» Seulement, en face, il y a la conviction éperdue de chaque Américain qu'il défend, en défendant les Etats-Unis, ce qu'il possède de meilleur : sa façon de vivre, ses us et coutumes, son paradis sur terre, en un mot son *American way of life*.

» Chaque citoyen, chaque « élu » pense qu'une part de paradis ne se défend pas seulement par patriotisme, mais aussi par intérêt bien compris. »

Ainsi parla l'un des anciens conseillers de Roosevelt.

L'« AMERICAN WAY OF LIFE », C'EST UN PEU LE PARADIS SUR TERRE

Paradis sur terre, c'est peut-être un peu vite dit. Il y a aux Etats-Unis, comme ailleurs, des taudis, des faubourgs sordides. Mais en temps normal le pauvre, en Amérique, est une espèce de déchet, une scorie de la machine économique. Ceux-là qui ne sont plus capables de travailler ont été frappés par le dieu de la production.

» Tous les autres ont un *job*, un réfrigérateur, une voiture, une assurance sur la vie, une dignité humaine qui s'exprime en dollars... et la bénédiction du Seigneur, entre autres denrées standard.

» Pourquoi cette prospérité insolente ?

» Dans un avion, un gros homme en bretelles m'a dit :

» — J'ai été Européen. Je suis président d'un syndicat de tôliers. Un jour des grosses légumes de l'*American Federation of Labour* m'ont dit : « John, tu es né là-bas. Va voir un peu leurs » syndicats. » Et j'ai été effrayé, effrayé, monsieur...

» Mon « leader » syndicaliste avait tenté d'expliquer à ses confrères d'Europe qu'ils font trop de politique, qu'il s'agit d'abord de faire rentrer de grosses cotisations pour pouvoir prouver, selon son expression, *that we mean business* (que nous ne plaisantons pas).

» — Tenez, l'autre jour, je suis allé trouver Joe, le président de l'association patronale. Un vieil ami. Il était en manches de chemise ; moi aussi.

» Il est gros, il porte lunettes ; moi aussi.

« — Joe, je lui ai dit, tu vas nous donner une » demi-heure payée pour aller aux lavabos. » Le patron, qui avait accordé un an plus tôt une heure payée pour les déplacements des ouvriers entre leur domicile et l'usine, trouva que le syndicat allait fort : « Je sais que tu »peux payer, dit John. Les profits ont été gros » cette année. Je reviendrai dans une semaine : » réfléchis. »

» Et je serais bien étonné, conclut mon voisin d'avion, que Joe ne soit pas d'accord dans quelques jours. »

LA FABLE D'EHRENBOURG ET DU PAUVRE BLANC

Tout cela, c'est un peu de ce qui crée la prospérité. Plus mille autres choses encore, et surtout la possibilité, là-bas, que le mérite soit récompensé.

L'espoir, voilà un facteur de l'*American way of life*.

L'écrivain soviétique Ilia Ehrenbourg, prix Staline, l'a rencontré dans le Sud, sur une mauvaise route, en la personne d'un « pauvre Blanc », un de ces prolétaires agricoles immortalisés par Erskine Caldwell. L'écrivain soviétique faisait une tournée en compagnie d'un communiste américain pour réunir les éléments d'un article, antiaméricain bien entendu. Les deux missionnaires de Staline roulaient dans une somptueuse limousine et le pauvre Blanc faisait de l'auto-stop.

« Tu n'as pas de chance, lui dit le communiste au volant. On t'exploite, mon pauvre vieux.

— C'est sûr, reconnut l'autre.

— La société est mauvaise, tu comprends, parce qu'elle est capitaliste : les richards, les veuves joyeuses, les fils à papa...

— Oui, approuvait le pauvre Blanc, mal rasé, mal vêtu.

— Il faut changer tout cela, poursuivait le bon apôtre, et abolir l'héritage, pour commencer.

— Je veux bien. Au-dessus de 500.000 dollars (1). Parce qu'on ne sait jamais. Je peux avoir un coup de chance... »

C'est une fable ravissante, et non pas unique en son genre.

LE DOLLAR EST UNE MONNAIE « DURE »...

Voilà l'*American way of life*. La toile de fond en est faite de dollars. Mais qui n'en a pas ? Certains en ont trop. Certaines compagnies créent des bureaux spéciaux pour placer les primes qui affluent sans répit...

Le dollar, qu'on se le dise, n'est pourtant pas une monnaie civilisée comme le franc ou la livre sterling. C'est une monnaie dure, à l'image des pionniers de jadis, dont l'esprit est encore vivant dans leurs fils. On joue encore au terrassier, au mécano dans les déserts de l'Ouest, pour en faire des oasis merveilleuses. Il faut pour cela beaucoup de courage et un peu de dollars ; les mêmes billets verts que brassent les gangsters de réputation mondiale.

La *Murder Incorporated* (société anonyme de meurtres) n'est pas une organisation traquée, réprouvée des honnêtes gens, mais une affaire comme les autres, qui fonctionne avec le même carburant que les autres : les dollars. Le « milieu » disparaît presque à force de ramifications dans la police, et il faut des circonstances exceptionnelles, comme le récent rapport du sénateur Kefauver, pour que l'opinion publique s'émeuve.

« Chaque grande ville américaine, me disait un journaliste spécialisé, a été dominée par un ou plusieurs gangs quasiment invulnérables. J'ai été autrefois mêlé à tout cela. Une veuve jolie et un peu mûre, propriétaire d'une chaîne de journaux de province, m'offrit un *job* quelque part non loin de Chicago : une ville de 100.000 à 150.000 habitants. Je me présentai au rédacteur en chef avec une introduction impérative. Au milieu de cette conversation, la porte s'ouvre.

» Entre un beau costaud blond aux yeux bleus, vêtu d'un blouson à fermeture Eclair :

» — Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en se vautrant dans un fauteuil.

» — Un gosse que la patronne me demande d'embaucher.

» — De quoi se mêle-t-elle ?

» Le beau blond était Bill, reporter criminel. *The right man*, car il était aussi le *boss* de la petite ville, l'homme qui dirigeait la « machine » politique, criminelle et policière. Toute réflexion faite, il décida de me prendre avec eux. Je fus ainsi présenté, quelques jours plus tard, au roi de la drogue de Chicago, gangster délicat qui faisait quand nous arrivâmes un petit poker avec ses acolytes parmi des bibelots chinois du meilleur goût. Courtoisement, on baissa le prix du *chip* à notre arrivée pour que nous puissions nous asseoir à la table et taper la carte aussi. Puis Bill eut avec le grand patron une conversation d'affaires. Peu après le *big boss* allait être abattu par une bande rivale.

» Notre petite ville n'était pas un lieu de « perdition ». Bill exigeait beaucoup des services municipaux, faisait régner l'ordre, et la piété partout : il était bien pensant. Je l'ai quitté depuis longtemps, mais il me reste tout dévoué, car je lui ai conseillé, en pleine dépression, de jouer la carte démocrate avec Roosevelt, qui devait être élu selon mes prévisions :

» — C'est à toi que je dois ma réussite, me dit-il, je ne l'oublierai jamais. »

Ainsi parla mon confrère américain.

(1) 150 millions de nos francs.

LA NATION LA PLUS DISCIPLINÉE QUI SOIT

Le policeman à matraque plombée n'est pas un sujet de plaisanterie aux Etats-Unis, c'est un personnage qui fait peur. Et le racisme n'est qu'un des aspects de cette brutalité foncière.

« Un jour, me dit un ami fermier, j'avais embauché un Noir. Mon gérant ne se plaignait-il pas d'être submergé de travail ? Le lendemain le Noir venait me dire qu'il partait. Le grand aryen blond l'avait menacé de l'abattre s'il ne s'en allait pas. Indigné, je voulus chasser l'Allemand et garder le Noir. Mais il hochait la tête d'un air de sagesse supérieure.

» — Ce n'est pas possible, vous le savez bien. On retrouverait mon corps criblé de balles dans un fossé, et la police conclurait au suicide... »

» Il avait raison. Il fallut bien le laisser partir, mais j'avais honte. »

Après quelques instants de silence mon ami reprit :

« Ce racisme primitif de la masse repose sur un complexe de puritanisme ; le Noir aime les plaisirs, il respire normalement la joie de vivre, et maintenant même qu'on lui a pris le jazz la fureur sacrée ébranle la foule quand retentit l'accusation de viol d'une Blanche. Mais je crois que le facteur dominant est économique. Il suffit d'avoir entendu, comme moi, pendant la crise, un chauffeur blanc s'étrangler de rage au volant de son taxi pour avoir aperçu un confrère noir :

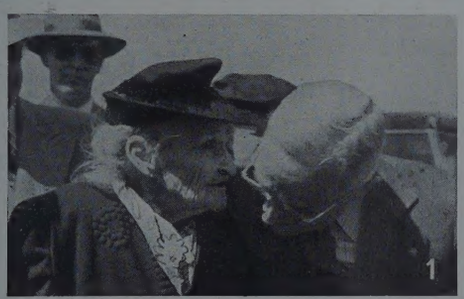
» — Il faudrait le tuer ! Pensez qu'il prend la place d'un chauffeur blanc ! »

Les Américains qui pourront me lire s'indigneront sans doute que j'aie insisté sur les tares, la violence des Etats-Unis. Ils affirmeront que tout cela ne compte guère, et ce sera partiellement vrai. Car tout ce désordre disparaît complètement dans le tableau général de ce pays dont les irrégularités privées aboutissent toutes, par un extraordinaire mystère, à faire la nation la plus organisée, la plus disciplinée qui soit. Parcourez les Etats-Unis : la seule réalité, aveuglante, c'est la production.

Son dynamisme, sa régularité, son abondance ont quelque chose de stupéfiant. Je crois que l'Américain est un être économique, fait pour produire et consommer. Personne n'échappe à cette règle. Le gangster (non pas, sans doute, le petit malfaiteur) est une sorte d'industriel, et le politicien marron — qui sait ? — est peut-être un ferment plus vigoureux, plus utile qu'un député honnête mais borné. Principe n° 1 : avoir de l'esprit d'initiative, prendre très tôt place dans la lutte pour la vie et marcher de préférence à la victoire, cette victoire qui se mesure en dollars. Le vrai problème commence ensuite, lorsqu'il s'agit de les dépenser. Tel est, finalement, l'*American way of life* : la bataille pour la vie, et les lauriers de la victoire qu'on dépense à son gré. Avec, dorénavant, un corollaire à ce dogme ancien : l'anticommunisme...

Mme EISENHOWER a fait, elle aussi, ses adieux à l'Europe, en accompagnant le général dans la tournée qu'il fit à travers les capitales avant de regagner définitivement les U. S. A.

LES LEADERS EN FAMILLE



1. Mme MARTHA TRUMAN a quatre-vingt-quatorze ans. Son fils est encore président des États-Unis et ne dédaigne pas les avis de sa vieille expérience. — 2. En Mme HARRIMAN les U. S. A. auraient une aimable présidente. Mais est-ce là un argument politique de poids? — 3. LE GÉNÉRAL MAC ARTHUR emmène parfois au cirque sa femme et son fils Arthur, qui apprécie beaucoup les facéties des clowns. — 4. LE SÉNATEUR TAFT comble de soins attentifs sa femme, atteinte de paralysie.

MATIÈRE A RÉFLEXIONS POUR L'ONCLE SAM ET SES NEVEUX

— Le vendeur de journaux a souvent encore le bâton de maréchal d'Henry Ford dans sa musette...

★

— Les syndicats réclament toujours de la confiture sur leur beurre...

★

— Honorer la mère Europe afin de vivre longuement, alors même qu'elle est ingrate?

★

— Quelques heures de vol de Washington à Moscou... et réciproquement.

★

— Un gramme de précautions ou une tonne de médecine? Réponse américaine : une tonne de précautions.

★

— Corée : la guerre... pudique, ou faut-il vraiment détruire Carthage?

★

— Eisenhower-Cincinnatus reprendrait-il la charrue?

★

— U. S. A : une Rome qui ose à peine dire son nom...

★

— Et le piétinement sourd des légions en marche.

CANDIDATS MISSIONNAIRES DE LA DÉMOCRATIE, LES YANKEES SE BATTENT MALGRÉ EUX

Un éminent général américain qui s'était emparé, pendant la dernière guerre, d'un camp de concentration nazi me fit un jour une description horrifiée des baraquements où cadavres et vivants gisaient dans une effrayante promiscuité :

« Mais le communisme est pire encore », conclut-il.

Ils sont loin les jours idylliques où Roosevelt rêvait de reconstruire un monde plus heureux avec son « ami » Staline, un monde où communisme et capitalisme cohabiteraient pacifiquement, au nom de la sacro-sainte technique prise comme dénominateur commun ! La Russie n'a pas voulu...

Saisis par la puissance et la gloire, Dieu sait si les Yankees se fussent volontiers transformés, pourtant, en missionnaires pour fournir de l'américanisme à l'univers malade ! On aurait soldé à ces malheureux perclus de pauvreté et de vices (si choquants pour les lecteurs du *Reader's Digest*) la démocratie, les experts, le protestantisme et les tracteurs si précieux pour faire de tous les pays autant de petites Amériques heureuses.

On est tombé de haut : l'américanisme est un produit d'exportation difficile, même à titre gracieux, même en faisant du *dumping* sur les marchés étrangers.

« On prend nos dollars, me disait un haut fonctionnaire, mais on ne nous aime pas. Pourquoi tous ceux que nous soutenons nous traitent-ils de « bas matérialistes » ? »

« Parce que, répondit une Anglaise de Washington à qui je répétais ce propos, parce

que, malgré leurs bonnes intentions, les Yankees nous écrasent de leur éclatante santé. Tout est sain chez eux, même le gangstérisme. Comment pourrions-nous, avec notre estomac rétréci, digérer leurs cadeaux ? L'Amérique est isolée par sa richesse même... »

Si bien qu'il a été difficile pour l'Amérique de se mettre à son tour à l'école de la violence. Il manque aux Américains ce qui fait la force des Russes : à la fois le dynamisme révolutionnaire et une habitude séculaire. Et pourtant les Américains se battent. Situation choquante, intolérable.

« Nous pouvons, me dit un politicien de Washington, nous permettre de perdre des centaines de milliers d'hommes. Mais c'est une question de principe.

» L'héroïsme « à l'européenne » ? Chez nous, au contraire, la dignité consiste à ne pas mourir inutilement.

» — Je ne me suis pas engagé pour cela, gémissait un jeune Américain qui avait été blessé en Corée. »

Un seul mort américain est pour l'Amérique une défaite nationale. D'où ce paradoxe apparent que la guerre américaine est la plus impitoyable des machines, à cause du pacifisme américain même : elle écrasera des centaines de milliers d'ennemis (ou d'autres) pour épargner un seul G. I.

Chaque citoyen, surtout dans les petites villes, se sent maintenant menacé personnellement dans sa vie, dans son compte en banque, dans sa prospérité. Et on lui parle des merveilles de la science !

DEVRAIT-ON FAIRE UNE GUERRE PRÉVENTIVE ?

« Pourquoi tant de ménagements ? Les communistes sont les ennemis de l'humanité. Pourquoi pas la bombe atomique sur les Chinois ?

» Et si les Russes ne sont pas contents, lâchons donc le reste du stock sur eux ! »

Ainsi parlait un soir un chauffeur de taxi débonnaire... qui venait d'apprendre que le fils de son épicière avait été blessé en Corée.

Les milieux officiels sont certes plus prudents.

« Supposez, m'a dit pourtant une éminence de Washington, que Truman laisse échapper l'occasion, qu'il n'exploite pas notre actuelle supériorité atomique... Quelle responsabilité si un jour nos villes étaient « atomisées » ! Pourtant, a-t-on le droit de faire la guerre préventive ? »

Peu d'Américains répondent par l'affirmative. Mais combien murmurent :

« Cela ne peut pas durer !... »

« Cela ? » Cet imbroglio de chantages, d'insultes, de propagandes, de guérillas où l'U. R. S. S. empêtre l'Amérique. « Cela ? » Plan Marshall, aide militaire, pacte atlantique, bases américaines d'outre-mer, soldats américains, dollars américains, échecs, contradictions : la toile de Pénélope... Rien n'a de solution, ni l'unité allemande, ni la guerre de Corée, ni le problème communiste en Italie, ni le fanatisme musulman.

Et l'homme de la rue, parce que « cela » ne peut pas durer, est tenté, selon le tempérament yankee, d'écraser l'obstacle plutôt que de le franchir. L'Amérique, je viens de la peindre telle qu'elle est en 1952, telle qu'Eisenhower la trouve en rentrant dans son pays pour lui demander de l'élire pour son chef afin que « cela » ne dure pas. Je suis certain que la force des Etats-Unis est le seul antidote à l'expansion rouge. Mais cette Amérique puissante, je crois qu'elle doit descendre au niveau des autres nations, oublier un peu les vertus farouches du pionnier, l'homme qui tirait d'abord et s'expliquait après... Nos problèmes compliqués, mon Dieu, ce sont aussi désormais ceux de l'Amérique.

Et il est temps, tout juste temps pour elle d'apprendre que le monde est ce qu'il est et non pas ce qu'il devrait être.

L. B.

AUX QUATRE COINS

LA GUERRE FROIDE... AU POLE NORD. — La presse soviétique a accueilli avec mauvaise humeur l'arrivée au pôle Nord d'une mission de l'Air Force américaine qu'on voit ci-dessus. Ce n'est pas la première fois, pourtant, que des aviateurs américains réussissent pareil exploit. Mais les Soviets entendent s'arroger là un droit de priorité comme en toute chose et en tout lieu. Après Victor Hugo et Léonard de Vinci, c'est l'Arctique qu'ils s'annexent. « Quoi que prétendent les impérialistes, écrit « l'Etoile rouge », ce sont les Russes qui ont conquis le pôle. Pour des fins scientifiques et non pour préparer une agression. » Comment donc !

MESSALI HADJ PROFITE DE LA BAISSE PINAY. — Messali Hadj, le président du parti nationaliste algérien « Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques », a pris ses quartiers à Niort. Non pas de plein gré ! A la suite des incidents sanglants qu'avait suscités son passage à Orléansville, l'agitateur a en effet été expulsé d'Algérie et placé en résidence surveillée dans les Deux-Sèvres. Coiffé d'une chéchia, vêtu d'un burnous sombre, Messali fit sensation chez les Niortais, qu'il tenta d'apitoyer en déclarant : « On ne m'a même pas laissé le temps d'emporter un nécessaire de voyage. » Mais le leader extrémiste s'est bientôt rendu chez un chemisier, où ce farouche ennemi de l'Occident s'empressa de reconstituer sa garde-robe... à l'européenne.

DU MONDE...

LES TROIS CONGRÈS

Trois partis politiques importants avaient convoqué leur congrès national ces jours derniers dans le dessein soit de définir, soit de préciser leur position devant le problème gouvernemental et l' « expérience Pinay ». Mais les hommes proposent... A la salle Wagram, où délibéraient les délégués du parti radical ; à Montrouge, où le parti socialiste tenait ses assises, et même à Bordeaux, où siégeaient les militants du M. R. P., des préoccupations d'un tout autre ordre assiégeaient les esprits.

Ces congrès, en effet, coïncidaient avec des événements importants. D'une part, les négociations quadripartites de Bonn sur l'armée européenne et sur le projet de traité qui va sortir l'Allemagne de l'Ouest de l'état de guerre pour la faire entrer dans le giron des nations libres. D'autre part, le problème de l'Afrique du Nord et plus spécialement de la Tunisie, la position prise par nos alliés n'étant pas non plus sans soulever de légitimes inquiétudes.

Aussi bien, les débats engagés ont-ils fait apparaître au sein de ces trois partis la même crise de conscience que traversent à l'heure actuelle, on peut bien le dire, la plupart des Français, hormis ceux qui, en obéissant aux consignes de l'extérieur, se sont mis en marge de la communauté nationale.

LE PROBLÈME ALLEMAND A PRIS LE PAS SUR LES QUERELLES POLITIQUES

Le cas est patent pour la question du réarmement allemand, des craintes ou des réserves qu'une longue et cruelle série d'épreuves fait apparaître à l'heure de l'intégration de l'Allemagne dans la communauté, et de la résurrection, sous une forme ou sous une autre, à proximité de notre frontière d'une force armée qui pourrait devenir menaçante.

Si les congressistes du M. R. P. se sont montrés discrets, tout au moins publiquement, sur ce délicat problème afin de ne pas gêner M. Robert Schuman durant les pourparlers de Bonn, ces préoccupations se sont fait jour au congrès radical, où M. Daladier avait pris position nette contre le traité sous la forme où il se présentait. Pour l'ancien président du Conseil, le danger d'une armée allemande, même intégrée dans une armée européenne, serait d'aviver le traditionnel esprit de revanche de nos voisins, désireux de recouvrer à l'Est les territoires qui leur ont été enlevés. Ne serait-ce pas aggraver le danger de guerre en accroissant ainsi la tension avec une U. R. S. S. inquiète de voir ressusciter une Wehrmacht ?

Ces inquiétudes, présentées sous une forme catégorique, M. Edouard Herriot allait les exprimer en termes mesurés, mais émouvants, en se faisant l'écho de l'émotion que ressentent les radicaux, patriotes avant tout, devant la gravité de la partie qui se jouait à Bonn et devant la position « en flèche » prise par nos amis américains.

Le président de l'Assemblée nationale a appris au cours de sa longue expérience du pouvoir qu'avec l'Allemagne des garanties prises sur le papier ne sont pas suffisantes. Et à l'heure où l'on va doter l'Allemagne occidentale de son nouveau statut, c'est vers nos amis des Etats-Unis, auxquels nous lie une éternelle reconnaissance, qu'il s'est tourné en les suppliant de ne pas renouveler la chaîne funeste des erreurs de l'autre après-guerre :

« Je sais bien que vous seriez à nos côtés si nous nous trouvions à nouveau dans l'infortune, mais réfléchissez à ce que serait une nouvelle guerre mondiale. Certes, vous viendriez à notre secours, mais quand vous arriveriez la France serait morte, couverte de ruines et de cadavres. Vous n'avez pas le droit d'exposer notre pays à cette affreuse destinée. »

La pathétique objurgation de M. Herriot devait d'ailleurs entraîner l'adhésion unanime et enthousiaste des délégués radicaux à la mise en garde suivante :

Plus avertie qu'aucune nation des périls d'un réveil du militarisme allemand tourné ouvertement vers la reprise des provinces perdues, la France ne comprendrait pas qu'on l'engageât dans une politique susceptible de compromettre la sécurité française et la paix au profit de la force allemande.

Cette « crise de conscience » devait d'autant mieux apparaître au sein de la S. F. I. O., où partisans et adversaires de « l'intégration allemande » se sont longuement affrontés à Montrouge, que des divergences profondes existent à ce sujet dans le socialisme international.

M. Naegelen, ancien gouverneur de l'Algérie, avait ainsi posé le problème : « Aucune des conditions posées par le Parlement à l'intégration des contingents allemands dans l'armée européenne n'a été remplie, ni l'assurance de l'appui de la Grande-Bretagne, ni l'exclusion formelle de l'Allemagne du pacte atlantique, ni la garantie que la France ne se trouvera pas en état d'infériorité par rapport à l'Allemagne. »

« Mais, ripostaient les partisans de l'intégration, quelle défense organiserez-vous si vous repoussez le réarmement allemand ? Rejeter l'armée européenne, n'est-ce pas nous exposer à renforcer en Amérique le courant isolationniste ? On a beaucoup parlé du danger allemand, mais très peu du danger russe. N'existerait-il donc plus ? »

En dépit des efforts de M. Daniel Mayer, neutraliste et hostile à toute remilitarisation même partielle de l'Allemagne, les délégués socialistes devaient finalement se ranger, par 2.401 mandats contre 876, à une motion de MM. Jacquet et Guy Mollet, soutenue par M. Ramadier, admettant la participation allemande à l'armée européenne, mais insistant sur la nécessité d'associer la Grande-Bretagne aux organismes politiques européens et d'obtenir la garantie des Etats-Unis.

ÉMOTION POUR L'AFRIQUE DU NORD « QUAND ON NE VACILLE PAS, IL NE SE PASSE JAMAIS RIEN »

La garantie de solidarité réclamée de nos alliés à propos du réarmement allemand doit s'étendre à un autre domaine où la France est également « en flèche », si l'on peut dire. Tandis qu'elle supporte en Indochine le poids de la lutte contre l'expansionnisme communiste en Asie, elle se heurte en Afrique du Nord à l'activisme dangereux des séparatistes de la Ligue arabe. Et, là encore, il semble qu'une clarification soit nécessaire pour harmoniser l'effort commun des Alliés dans le bassin méditerranéen.

Faut-il ajouter que sur ce point des divergences doctrinales et tactiques se sont manifestées au cours des récentes assises politiques ? Tandis qu'au congrès socialiste on retrouvait le désir, maintes fois exprimé, d'une rapide négociation susceptible de mettre fin à la guerre d'Indochine et la même réprobation à l'égard de la politique de fermeté suivie dans la Régence, M. Letourneau, ministre des Etats associés, qui fait fonction de haut commissaire de France à Saïgon, ripostait énergiquement aux attaques « ni justes ni habiles » que M. de Menthon avait portées devant le congrès M. R. P. contre

PROPOS DU SCEPTIQUE

Premier acte : un Stratocruiser s'écras avec ses cinquante passagers au fin fon de l'Amazone, au cœur de la jungl équatoriale, la plus fermée, la plus féroce d monde. Encore un drame de l'air !

On en a tant connu que le public ne s'e émeut guère. Bien sûr, on s'apitoie sur le sor de ces malheureux. On leur adresse mêm une pensée émue. Mais que faire ? Impossible vu l'endroit, les conditions atmosphériques e les risques, de tenter un sauvetage. Les cadavre sont abandonnés. Ils n'intéressent plus que leur proches, qui les pleurent... et les bêtes féroces qui se repaissent de leur chair.

Changement de décor : le « Strato », paraît-il transportait avec ses passagers une autre car gaison, matérielle et vénale celle-là : des dia mants de contrebande. Alors ce qui paraissai au-dessus des forces humaines lorsqu'il s'agissai d'essayer d'arracher quelques êtres à la mor tente des centaines d'aventuriers de tous bords Des caravanes s'ébranlent, des avions s'envolen vers l'hypothétique cassette. Du même coup, le propriétaires des « diams » sortent de leu silence prudent pour crier « au voleur ! » e alertant la police, l'armée et le gouvernement A coups de millions une expédition de recherche est montée. Des parachutistes sont lâchés su l'épave. Mais, ô surprise ! ils ont été devancé par de plus audacieux encore. Enfin arrive bonne dernière, l'expédition terrestre de la Pa American Airways. Et tout ce monde de s'épier de se regarder de travers et de se menacer N'ayant pu trouver le trésor, les « paras » fon prisonniers des officiels afin d'obtenir leu rapatriement de la jungle mortelle... Car le sauvages sont là aussi qui, attirés par l'éven tuelle curée, rôdent autour des « Blancs » Durant ce temps des journalistes téméraires s sont perdus dans l'étouffante forêt vierge et o les tient pour morts.

Enfin le gouvernement brésilien, inquiété pa un tel rush, envoie des avions ; on parachut des vivres... et des sommations sur le grouille ment où l'on distingue mal entre sauveteurs bandits, alligators et pythons qui semblen s'entre-déchirer indistinctement.

Cette frénésie incroyable de convoitises e présence d'un demi-cent de cadavres déch quetés dépasse en couleur les drames d'aven tures les plus cruels, et l'on imagine quelle pages poignantes en tireraient André Malrau ou Blaise Cendrars !

Elle paraît difficilement concevable de no petits jardins paisibles et riants d'Ile-de-Franc ou de Touraine. Pourtant elle reste la loi d monde, là où la civilisation n'a pu pénétre encore. L'aventure amazonienne nous rappell aussi que les îlots de paix et de culture sont, certains égards, semblables à cette cassette d diamants perdue dans la jungle et guettée pa une meute d'aventuriers cyniques.

la politique générale du gouvernement Pinay.

De son côté, à la salle Wagram, M. René Mayer, faisant écho aux inquiétudes des radicaux de Tunisie, a éloquemment défendu la thèse de la présence française en Afrique du Nord, en dénonçant le rôle néfaste joué par le communisme dans les incidents actuels. Mais l'ancien vice-président du Conseil, faisant allusion aux manœuvres qui se déroulent aux Nations Unies, a mis aussi l'accent sur le manque de compréhension de certains milieux américains à l'égard de notre position tant au Maroc qu'en Tunisie. « Si la France, dit-il, sait parler clair, si elle n'a aucun complexe d'infériorité, elle sera entendue... Quand on ne vacille pas il ne se passe jamais rien. »

Au reste, M. André Morice, répliquant à des orateurs qui voyaient une dissonance regrettable entre la mission de M. de Hauteclocque et les conversations de M. Temple à Tunis, leur a opposé un démenti formel que le ministre des Anciens Combattants devait par ailleurs confirmer.

« Notre politique au Maroc et en Tunisie, déclara M. Herriot en tirant la philosophie de ce débat, doit être à la fois de compréhension et de fermeté. La difficulté, ajouta-t-il, est de savoir doser ces deux éléments. »

A BONN NOUS SIGNONS, MAIS NOUS NE RATIFIERONS QU'AVEC LES GARANTIES QUE NOUS RÉCLAMONS

L'émotion qui s'était manifestée si vivement chez les militants des grands partis politiques assemblés à propos du traité allemand ne pouvait manquer de se refléter dans les milieux officiels. Au sein du gouvernement, plusieurs ministres faisaient part, au cours d'un long et pathétique conseil, de leurs appréhensions angoissées. De longues conversations téléphoniques s'établissaient entre Paris et Bonn, où se trouvait M. Robert Schuman. Un moment on put même se demander si, *in extremis*, tout n'allait pas être remis en question, la signature ajournée.

Cependant, après de longues délibérations, le Conseil des ministres décidait d'autoriser M. Robert Schuman à signer au nom de la France les différents textes. La cérémonie a eu lieu à Bonn le lundi 26 mai ; MM. Eden représentant l'Angleterre, Acheson, les Etats-Unis et Adenauer, l'Allemagne.

Ces textes, qui mettent fin à l'après-guerre, puisque les accords contractuels avec le gouvernement de Bonn tiennent lieu de traité de paix, représentent 700 pages, dont les textes français, anglais et allemand pèsent ensemble plus de 4 kilos. Le traité sur l'armée européenne, qui compte 131 articles, a été signé à Paris par les représentants de six pays intéressés (France, Allemagne, Italie, Belgique, Pays-Bas et Luxembourg).

Les accords contractuels comprennent une convention générale réglant les problèmes de souveraineté, une charte d'arbitrage relative aux litiges qui pourraient naître de l'application de ces accords et trois conventions techniques. Le traité sur la communauté européenne est complété par une annexe étendant à cette communauté les garanties d'assistance contenues dans le pacte atlantique. Enfin s'y ajoute une garantie anglo-franco-américaine contre la sécession éventuelle d'un des membres de la communauté.

Ainsi, par ces différents textes, les Alliés et les Allemands de l'Ouest prennent acte de la division de l'Allemagne ; l'Allemagne de l'Ouest est intégrée à l'Europe et, enfin, l'unification progressive de l'Europe de l'Ouest est résolue.

Le gouvernement français avait décidé, on le sait, de subordonner la signature des accords à la mise au point de la déclaration de garantie anglo-américaine.

Quelques heures avant que le geste définitif intervînt, MM. Vincent Auriol, Henri Queuille, René Pleven et Maurice Schumann prenaient connaissance à l'Elysée de la réponse anglo-américaine. Nos deux partenaires promettaient que des forces américaines et britanniques suffisantes seront maintenues sur le continent européen aussi longtemps que cela sera jugé nécessaire à la sécurité du monde libre, et qu'il n'y aurait pas de recrutement des forces allemandes tant que les accords contractuels n'auront pas été ratifiés.

D'autre part, la note anglo-américaine annonçait que le président Truman précisera devant le Congrès que tout retrait ou rupture avec la communauté d'un Etat membre équivaudra à une dénonciation par cet Etat des accords germano-alliés.

La parole est maintenant aux parlements des pays intéressés, à qui incombe la ratification des textes signés à Bonn et à Paris. Répondant aux inquiétudes qui se sont fait jour dans notre pays, le gouvernement français a décidé de ne demander cette ratification — qui n'interviendra pas avant l'automne — que s'il obtient satisfaction sur ce qu'on appelle « l'extension de solidarité ». Les intérêts de la France ne sont pas seulement, en effet, en Europe. Ils sont en Asie et en Afrique. Le rôle qui lui est ainsi dévolu, la France ne peut l'assumer qu'avec le concours de ses alliés. C'est pourquoi, souhaitant obtenir des Etats-Unis une assurance automatique en cas d'agression, elle entend aussi faire mettre au point avant la ratification d'accords qui ouvrent une nouvelle période historique une entente générale sur la répartition des charges et le jeu de la solidarité alliée.

A cette préoccupation répond un passage de la note anglo-américaine annonçant d'importants entretiens franco-américains, au courant desquels la Grande-Bretagne sera étroitement tenue, sur les responsabilités stratégiques générales. Dans le cadre de ces entretiens seront notamment examinés : *a*) l'aide à l'Indochine ; *b*) l'affirmation de l'autorité française en Afrique du Nord ; *c*) les commandes américaines à l'industrie française (crédit *off shore*) et la priorité pour la France de l'aide et des fournitures américaines de matériel.

MARE NOSTRUM

La 6e flotte de combat américaine, qui opère en Méditerranée, compte au total trente-cinq navires, dont deux porte-avions, trois croiseurs et onze destroyers. Cet effectif pourrait être doublé. Mais, même dans l'état actuel des choses, les Anglais ne peuvent aligner qu'un seul bateau de guerre contre quatre aux Américains.

« Alors, dit-on à Washington, faudra-t-il subordonner un amiral américain qui a des bateaux à un amiral anglais qui n'en a pas ? »

Autre chose : les Américains reconnaissent volontiers à leurs alliés leur compétence en matière de chasse antisous-marine. Ils leur contestent au contraire la possibilité d'effectuer les grands raids de destruction et les vastes opérations amphibies auxquels ils sont, eux, spécialement entraînés.

Enfin — et cela contredit le faux « rapport Fechteler » en même temps que cela éclaire la politique méditerranéenne de Washington — les Etats-Unis considèrent qu'en cas de conflit armé avec la Russie la Méditerranée constituerait le flanc droit des forces terrestres atlantiques. Ce flanc, leur désir est de le tenir fermement. Et pour un tel travail ils s'estiment mieux équipés que la Grande-Bretagne.

La Grande-Bretagne n'est pas d'accord. Voilà tout le problème.

CHARLES LINDBERGH LE PIONNIER DE L'ATLANTIQUE AVAIT DEUX ASPECTS

Le 21 mai 1927 — il y a vingt-cinq ans — Lindbergh atterrissait au Bourget. Depuis le début de la soirée, où l'on avait annoncé son passage au-dessus de la Manche, Paris s'était enfiévré. Plus d'un témoin pourrait encore aujourd'hui rappeler la foule — plus de cent mille personnes — envahissant les abords de l'aérodrome du Bourget, forçant les grilles, submergeant le terrain, portant en triomphe l'aviateur, qu'on parvint avec peine à soustraire à ses admirateurs pour le conduire dans une petite salle où l'attendait l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Myron Herrick. Pendant ce temps la troupe et la police garaient sous un hangar l'avion, le *Spirit of St Louis*, dont les admirateurs de Lindbergh étaient en train d'arracher des morceaux de toile en guise de « souvenirs ».

Sur ce petit appareil de toile et de bois, le jeune pilote maître en acrobatie aérienne venait de couvrir 6.250 kilomètres en trente-trois heures trente minutes. Aujourd'hui, dans le même temps, 1.800 passagers circulent sur le même parcours !

Mais pour audacieux que fût l'exploit de Lindbergh, il ne justifiait pas le surnom de *flying fool*, le fou volant. Le premier vainqueur de l'Atlantique n'était pas un risque-tout, courant à un suicide presque certain. Contrairement à l'opinion émise communément par les non-initiés, il avait minutieusement préparé son raid et il avait à bord les meilleurs appareils du moment.

C'est pour une bonne part grâce à cette démonstration technique audacieuse que, depuis lors, près de deux millions de voyageurs ont pu traverser l'Atlantique-Nord en empruntant la voie des airs.

Le visage et l'attitude du héros frappèrent les Français. Il y avait dans toute sa personne une timidité un peu gauche qui ne laissait pas de surprendre chez un homme qui venait de franchir l'Océan, et que beaucoup prirent pour de la hauteur.

On crut quelques années plus tard trouver une explication à cette réserve quand, de 1935 à 1939, Lindbergh fit plusieurs séjours en Allemagne et se montra en compagnie de chefs nazis, notamment de Goering. Certains affirmèrent aussitôt : « Lindbergh n'a pas de goût pour la démocratie : c'est un « isolationniste », un « fasciste ». Et cette opinion s'ancra si bien qu'aujourd'hui encore il se trouve des gens pour rappeler, chaque fois qu'il est question de Lindbergh, qu'il eut des amitiés nazies.

Ils oublient ou ils ignorent que les relations publiquement affichées de Lindbergh et de Goering furent un des éléments essentiels d'une mission de renseignements qui lui avait été confiée par la Maison Blanche.

C'est le major Truman Smith, attaché militaire américain à Berlin, qui suggéra cette mission de renseignements à Lindbergh. Grâce à son prestige, celui-ci eut accès aux avions de la Luftwaffe et aux usines qui les fabriquaient. Les rapports qu'il établit furent jusqu'à la guerre les bases d'appréciation les plus importantes de l'état-major américain sur les forces aériennes de l'Allemagne.

La masse s'attache difficilement à ceux qui agissent selon la raison politique et dont le comportement ne répond pas au personnage qu'elle a forgé. Dans le cas de Lindbergh, deux images s'offraient que la foule ne pouvait raccorder entre elles : celle du héros de l'Atlantique et celle de l'homme voué, de manière anonyme et secrète, à certaines tâches ingrates exigées par le gouvernement des Etats et qui réclament beaucoup d'abnégation patriotique.

Pendant le bombardement d'un village du delta occupé par le Vietminh, les officiers se préparent à l'assaut qui doit suivre immédiatement.

UN BILAN OBJECTIF ET RAISONNABLE

A LA VEILLE DE LA BATAILLE DU RIZ

LES VIETS PEUVENT ENGAGER DANS LE DELTA TONKINOIS

TROIS DIVISIONS « INFILTRÉES » ET DEUX DE RÉSERVE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Les Français, après une dure journée de combat, avaient fait halte dans un village désert. Au petit jour, un colonel s'appuya distraitement contre la paroi d'une paillote, qui s'effondra, découvrant dans un souterrain une section de « Viets » sagement accroupis depuis la veille au soir : une partie de ceux qu'on avait poursuivis le jour précédent.

Telle est la guerre que nous menons dans le delta tonkinois, fort différente de la guérilla en cours dans la jungle de Cochinchine. Le delta, en effet, n'a pas la luxuriance végétale propice aux guets-apens. A travers des rizières qui s'étendent à perte de vue, se croisent et s'entrecroisent des fleuves, des canaux, des digues qui rendent la circulation malaisée. Les villages, surpeuplés, se dressent au-dessus de la plaine comme des îles verdoyantes et

abruptes. C'est là que se retranchent les Viets, et nos troupes sont obligées d'en mener l'attaque à la façon de débarquements navals, où l'artillerie et les blindés font office de bâtiments de soutien.

C'est qu'au village normal, qui est déjà par lui-même un labyrinthe de paillotes, d'étangs, de ruelles et de haies, correspond le plus souvent un village souterrain, véritable termitière truffée de galeries, de caves, de boyaux enchevêtrés, dont les issues sont minuscules et presque toujours introuvables, sauf incident fortuit, sur lequel il vaut mieux ne pas compter.

REZ-DE-CHAUSSÉE : FRANÇAIS, SOUS-SOL : VIETS...

Le moment critique de l'assaut (du siège, devrait-on dire) est toujours celui où nos soldats approchent d'un village. Tout est calme. Une pagode aux tuiles vernissées, une demeure seigneuriale de style rococo évoquent la Chine trop proche. Pas trace de vie, rien qu'autour de l'agglomération une fortification rudimentaire de torchis, doublée d'une enceinte de bambous plus difficile à franchir qu'un réseau de barbelés. Cette végétation cache un mur d'au moins 3 mètres d'épaisseur, dont la base est percée de meurtrières : les tireurs y sont à l'abri de tous les coups que peuvent porter les assaillants, exception faite des obus de 155 et des bombes d'avion.

Soudain, alors que les Français sont à 20, peut-être à 10 mètres de l'enceinte, les Viets ouvrent le feu, nous infligeant trop souvent des pertes importantes. Mais il arrive que l'ennemi ne se manifeste pas et que les adversaires passent la nuit à quelques mètres l'un de l'autre, Français au rez-de-chaussée, Viets au sous-sol. Il est rare, quand l'assaut est donné de bonne heure, que le village ne finisse pas par être conquis, même mètre par mètre, malgré toute l'âpreté de la défense. Malheureusement les Viets ne se laissent accrocher, en général, qu'au crépuscule. Une heure, deux heures de combat, puis ils s'enfuient, profitant de la nuit. Ils font alors, à la clarté des étoiles ou dans une obscurité totale, une quinzaine de kilomètres. Les Français, s'ils n'ont pas perdu leur trace, passent la journée du lendemain à couvrir la même étape. Et tout est à recommencer, au prix de nouvelles pertes, pour le prochain village. Bien entendu, cette tactique ennemie n'exclut pas le harcèlement de nos troupes en rase campagne, grâce aux trous individuels creusés par les Viets, grâce aux coupures des routes et des digues où sont dissimulés mitrailleuses et mortiers. Si bien qu'une course poursuite engagée dans le delta par un groupe mobile français contre une unité viet peut durer plusieurs jours avant qu'un résultat soit acquis. Ce qui nous a amenés à la tactique

LES FORCES ENNEMIES DANS LE DELTA TONKINOIS

★ **TROIS DIVISIONS « INFILTRÉES » :**

La **316**, infiltrée dans la plaine depuis décembre. A toujours été une division secondaire. Retranchée non loin d'Hanoï, dans les collines calcaires appelées « les Pins-Parasols » ou « les 99-Sommets ». Terrée dans des grottes, des cavernes, elle sort de temps en temps pour des raids contre la route Hanoï-Haïphong ou, parfois, contre la région d'Hanoï même. Ces attaques ont toujours été aisément repoussées, et le nettoyage des « Pins-Parasols » est en cours.

La **320**, infiltrée dans la plaine depuis décembre, comme la **316**. Comme elle, a toujours été une division secondaire. A souffert récemment des violents coups de boutoir français. Pas plus que la **316** elle n'est désormais considérée comme capable d'actions d'envergure.

La **304**, qui a participé du côté ennemi à la bataille de la R. C. 6, s'est récemment implantée dans le delta, au sud du fleuve Rouge.

★ **DEUX DIVISIONS DE RÉSERVE :**

La **308** et la **312**, reconstituées en grandes unités militaires, actuellement en réserve, au cantonnement, en dehors du delta, dans la Moyenne Région. Fortement éprouvées dans les coups durs de la rivière Noire, elles sont en pleine réorganisation. Divisions d'élite, il faut, en principe, avoir été militant communiste pendant des années avant d'y être admis, même comme simple soldat. Le matériel ne soulève pas de problème : il est fourni par la Chine ; mais la question des cadres est posée par le débit des écoles d'officiers installées en Chine.

★ **DES « SERVICES » :**

Comités, agents divers, commissaires politiques, Sûreté rouge, ravitailleurs, etc.

Entouré des généraux Salan et Cogny, M. Letourneau inspecte les troupes ayant participé à l'attaque d'une...

... base adverse. — L'opiniâtre résistance ennemie rend fréquemment nécessaire l'intervention des blindés.

du « bouclage », qui demande, à l'échelle du pays et de nos possibilités matérielles, une débauche de moyens techniques.

LE « BOUCLAGE », COUP DE FILET MATHÉMATIQUE

Une opération de « bouclage » met en action plusieurs groupements mobiles, de l'artillerie, des blindés, de l'aviation, des engins amphibies, des bâtiments de la marine qui patrouillent sur les fleuves et les arroyos. Quand la zone à nettoyer est encerclée, la battue commence, mathématiquement synchronisée. Les groupements progressent, effectuent leur jonction, se séparent à nouveau, tâtent la résistance possible de l'ennemi tandis que l'artillerie et la chasse matraquent les points suspects, les centres de résistance. Les blindés effectuent des raids avancés, renseignés par le petit Morane d'observation qui tournoie inlassablement sur la zone encerclée. Un à un les villages sont fouillés, tandis que la population va et vient en d'étranges et contradictoires exodes. Il est rare que l'ennemi accepte la bataille rangée dans ces conditions : on ne saura qu'à la fin si le coup de filet est réussi ou si, se faufilant par petits paquets à travers les lignes françaises, les Viets encerclés n'ont pas réussi à s'évanouir pour se terrer dans un village déjà fouillé. Alors, tout est à recommencer...

A NOUS LE JOUR, AUX VIETS LA NUIT

En réalité, les résultats obtenus par les Français ne sont jamais définitifs. Après chaque opération les Viets disparaissent, non seulement sous terre, mais mêlés à la foule asiatique, retrouvant leur tenue de « nha-qués », semblable à celle de centaines de milliers d'autres. Quant aux renseignements fournis par la population, il n'y faut pas compter : ceux-là mêmes que leurs sentiments pousseraient à nous aider sont incités à la discrétion depuis que la plupart des chefs, dans les villages francophiles, ont été assassinés...

De plus, l'avantage que confère aux Français la supériorité du matériel est moins décisif qu'on le pourrait croire. Le napalm est de mauvaise qualité : un Viet dans son trou peut se protéger sous une couverture mouillée... Le mitraillage par avion n'a que des effets réduits : c'est un bombardement qu'il faudrait, mais le plafond est en général trop bas pour que les B. 26 puissent intervenir. Les chars sont paralysés dans les zones trop inondées, l'artillerie (dont le rendement est le meilleur) est insuffisante : nous manquons de 155.

La guerre au Tonkin est donc rythmée par le soleil : le jour, nous traquons les Viets par tous les moyens. La nuit, ils sortent de leurs tanières pour attaquer notre infrastructure, avec de moins en moins de succès d'ailleurs. D'une situation en apparence sans issue, que peut-il sortir dans un proche avenir ?

LES TROIS CHOIX POSSIBLES DU VIETMINH

L'objectif principal du Vietminh est d'avoir beaucoup de monde, le plus de monde possible dans le delta. Les trois divisions « infiltrées » sont inutilisables, en fait, pour des opérations militaires d'envergure, mais il s'agit, pour l'ennemi, de poursuivre la saturation du delta jusqu'à ce que l'implantation française, politique et militaire, se fissure.

L'an dernier déjà il a lancé la bataille pour la récolte de riz du cinquième mois : c'est en mai 1950 qu'est tombé le lieutenant de Lattre à Ninh-Binh. Mais l'offensive ennemie qu'on attend cette année sera d'un caractère tout différent. Les trois divisions viets du delta sont en effet à même de diriger sur place les travaux agricoles. Mais l'ampleur de la bataille dépend de la possibilité pour les Viets de lancer contre nous la 308 et la 312, ses deux divisions de réserve actuellement en reconstitution.

Trois solutions sont possibles :

Les trois divisions « infiltrées » sont chargées de récolter, seules, le maximum de riz ;

Le commandement facilite leur tâche par une action prudente des deux divisions de réserve ;

Le Vietminh lance à fond ses réserves, et c'est la bataille majeure, la confrontation de la rizière après celle de la jungle.

Dans le delta les Français seront certainement les plus forts partout où agiront les groupes mobiles... qui ne peuvent, malheureusement, se trouver partout à la fois. Mais le corps expéditionnaire est pratiquement intact. Il y aura très prochainement un cap à franchir au Tonkin. Puis ce sera la mousson, les pluies, les inondations : entr'acte militaire. Alors pourra-t-on peut-être, pendant cette accalmie, réaliser la pacification presque totale de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos.

L. B.

POUR SES HÔTES DE MARQUE

par PAUL COIRRE,
président du conseil municipal.

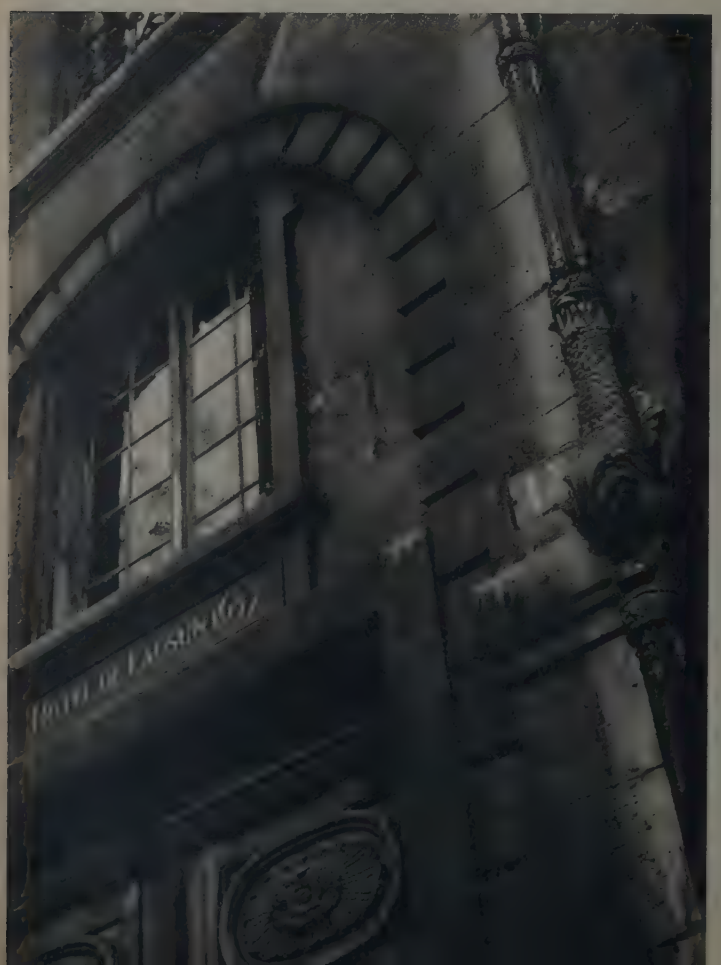
Tout ce qui comptait à Paris au milieu du XVII[e] siècle — grands seigneurs, gens de robe, financiers — voulait avoir sa demeure en l'île Saint-Louis et en confiait les plans, la construction, la décoration aux meilleurs artistes du temps. Parmi tant de belles demeures qu'on y peut encore admirer et dont de nombreuses inscriptions lapidaires rappellent les fastes, l'hôtel Lauzun, au 17, quai d'Anjou (autrefois quai d'Alençon), jouit d'un prestige incomparable.

Contrairement à l'opinion commune, il ne fut pas construit pour l'extraordinaire gentilhomme dont Saint-Simon a campé le célèbre portrait, mais pour un homme de pâle naissance, fils d'un cabaretier, un nommé Gruyn, percepteur de gabelle et fournisseur aux armées, qui, la fortune venue, trouva que Gruyn c'était un peu court et rajouta des Bordes pour se faire appeler Gruyn des Bordes. Il y aurait coulé une existence facile si Colbert n'avait trouvé bon de faire inspecter ses comptes et, ayant jugé quelque peu illicites les profits de ses activités, ne l'avait envoyé finir obscurément ses jours en prison. Gruyn ne fut du reste pas plus heureux en amour, et sa noble épouse le trompa plus que de raison. Les exactions de ce trafiquant sont aujourd'hui bien oubliées, mais son bel hôtel demeure, un peu partout sur les murs on déchiffre son monogramme, et sur les plaques des cheminées des hures de sangliers, armes parlantes, attestent ses titres de premier propriétaire des lieux.

Son successeur, Antonin Nompar de Caumont, chevalier comte puis duc de Lauzun, a une autre allure. Lorsqu'il emménage, en 1682, il vient de purger dix années de prison ou de résidence surveillée à Pignerol. Encore l'ex-favori du Roi Soleil, le presque époux de la Grande Mademoiselle n'a-t-il dû son élargissement qu'aux démarches sans nombre et aux cruels sacrifices financiers de sa virile amie. Elle en sera mal payée. L'orage régnera en permanence chez ce couple mal assorti. La gratitude ne pouvait à elle seule fixer un tempérament aussi fougueux que celui de Lauzun, et l'amour était impuissant à muer en colombe cette guerrière intrépide. Et puis le duc s'ennuiera bien vite dans sa cage dorée — car Versailles lui demeure interdit. Quelques années plus tard il part pour l'Angleterre vers de nouvelles aventures. Comme il s'éteindra à plus de quatre-vingt-dix ans, il aura encore le temps à son retour d'épouser une jeune fille de seize ans, de retrouver la faveur royale et de défrayer par ses excentricités et ses audaces les chroniques de la cour et de la ville. Comme dit La Bruyère : « Il n'est pas possible de rêver comme il a vécu. »

Beaucoup de propriétaires se succéderont au 17, quai d'Alençon, telle la charmante marquise de Richelieu, née Mancini, puis, pendant de nombreuses années, les Pimodan.

La noble mais austère façade du bâtiment, avec ses pierres grises et sa lourde
l'intérieur par les propriétaires successifs de l'hôtel. Tandis que des groins rap
seur, les meubles Régence évoquent les séjours de Lauzun. Mais les murs et le
en mai 1948, M. Pierre de Gaulle, alors président du conseil municipal, accueilla



bois, ne laisse en rien présager les merveilles de luxe et de grâce accumulées à
ur les plaques — ici peu distinctes — des cheminées, le souvenir du premier posses-
conservent les traces d'apports plus récents, d'époques diverses. — A gauche :
Lauzun la future reine Elizabeth et le duc d'Edimbourg en visite officielle à Paris.

PARIS DE TEMPS A AUTRE ÉVEILLE L'HÔTEL LAUZUN

Pendant la période révolutionnaire les possédants ou occupants sont d'origine plus modeste, et l'histoire n'a pas retenu leur nom.

En 1840 l'hôtel Pimodan appartient au baron Jérôme Pichon, auditeur au Conseil d'Etat. Il en concède la jouissance à des occupants fort divers, à de soi-disant chimistes (et la maison, sous leur règne sans gloire, prend dans le quartier le nom d'hôtel des Teinturiers), mais aussi à des écrivains, à des artistes, tels Baudelaire, alors fort jeune et assez en fonds ; Roger de Beauvoir, dandy des lettres, pendant la crémaillère au tintement de six cents couverts ; Théophile Gautier et aussi un bien curieux homme, le dilettante Boissard de Boisdemer, fondateur du fameux Club des haschichins, qui y tiendra pour un temps ses assises. Tout ce qui a un nom à Paris, dans le domaine des arts et des lettres, défilera dans ces salons, attiré par ce qui s'y dit, s'y joue, s'y déclame ou s'y chante : on y verra Balzac, Victor Hugo, Gérard de Nerval, Courbet, Delacroix, Millet, Rousseau, Barye, Corot et aussi Apollonie Sabatier, cette fameuse « présidente » que les Goncourt, sans indulgence, appelaient une « vivandière pour faunes » et qui fut certainement toute autre chose pour avoir su mériter d'aussi illustres amitiés.

La Ville de Paris achètera l'hôtel en 1900, pour le rétrocéder temporairement, de 1906 à 1928, au baron Pichon, neveu du précédent, bibliophile et financier, homme de goût par surcroît, qui y fera d'importants travaux (et s'y ruinera). Depuis 1928 elle en est définitivement propriétaire. Nul n'y habite, mais l'hôtel Lauzun s'éveille de temps en temps pour des réunions de haute qualité en l'honneur d'une tête couronnée ou de hautes personnalités françaises et étrangères. La reine Juliana et le prince Bernhard des Pays-Bas, le roi et la reine de Danemark ont récemment honoré cette maison de leur présence. Le conseil municipal a repris pour ses réceptions la traditionnelle livrée de la Ville de Paris, bleue et rouge, et pendant les repas le protocole municipal prévoit toujours un concert de musique de chambre dans la loggia de la salle à manger.

L'hôtel Lauzun, rendu à ses splendeurs premières, est un des joyaux de la couronne de Paris, un des témoins les plus représentatifs de ce que pouvait être, au XVII[e] siècle, le cadre de la vie d'un homme de qualité.

Il sait concilier la noblesse sobre de ses extérieurs, d'allure presque sévère, qu'égaient seuls un balcon de fer forgé et des gargouilles rehaussées d'or, et le luxe très poussé de ses aménagements intérieurs, que décorent de charmants petits paysages à l'italienne, des tableaux de fleurs, des sujets mythologiques assez galants, des plafonds à la française conservés dans toute leur fraîcheur, des bois sculptés en pleine masse.

La possession d'une telle demeure n'est plus maintenant à la mesure des particuliers, et il est heureux que le conseil municipal de Paris ait pu en prendre la charge.

AU PETIT PALAIS

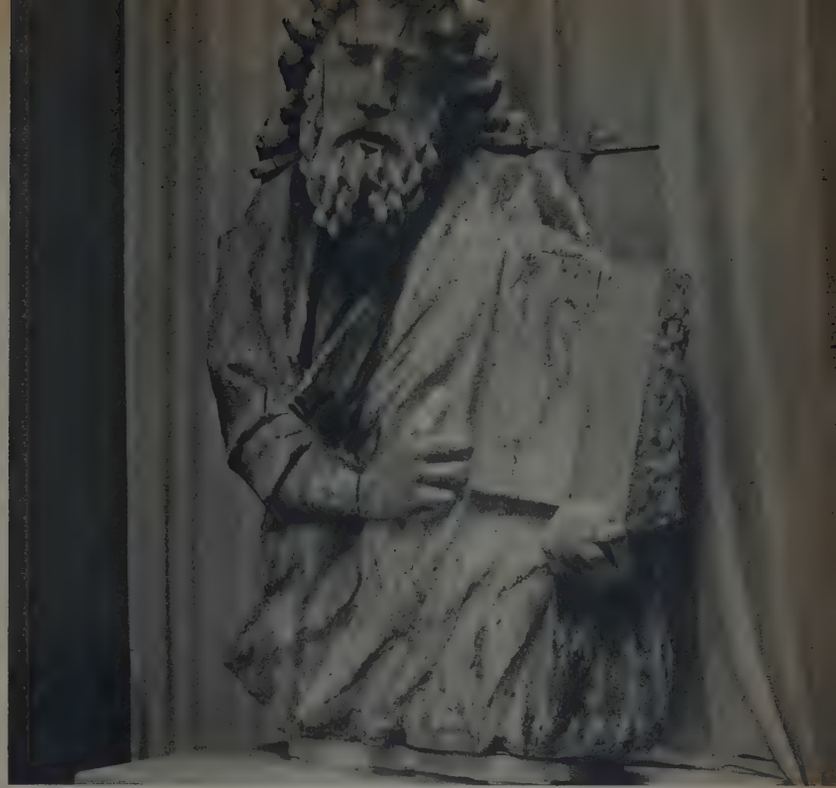
L'ITALIE MÉDIÉVALE ÉVOQUÉE PAR SES TRÉSORS ARTISTIQUES

Il y avait du paradoxe à vouloir transporter tant de pièces monumentales. (Nous prenons l'adjectif dans le sens original : des pièces qui, pour la plupart, font partie intégrante d'un monument et qui perdent fatalement à être jugées en dehors de lui.) Les lecteurs de *France-Illustration* ont pu voir dans un numéro précédent ce qu'avaient été l'acheminement, le déballage et la mise en place au Petit Palais d'une exposition de cette importance et de cette qualité. On ne peut qu'éprouver de la gratitude envers les membres du gouvernement et les membres de l'administration de la République italienne qui ont autorisé et conduit une telle entreprise ; une fois de plus, on admire André Chamson et son équipe d'avoir assuré de façon si parfaite une présentation fort complexe et périlleuse. Car c'est avant tout une exposition savante. Elle remet en question bien des valeurs discutées, elle agite le monde des érudits et des historiens d'art. On a su faire aussi de cette réunion de chefs-d'œuvre peu connus du grand public une exposition séduisante.

« Christ descendu de la croix » (Pérouse, XIII[e] siècle).

« Mars », par le Maître des mois de Ferrare.

Une Poule et sept poussins (Monza, VII[e] siècle).



Nicolas Pisano : buste de Moïse (Pise).

La sculpture, l'orfèvrerie, le fer, le bronze, l'ivoire, la mosaïque et la peinture s'unissent pour nous livrer le témoignage de dix siècles passionnants durant lesquels la péninsule a vécu avec l'antique tradition romaine, traversée et imprégnée par les grands courants venus de Byzance, de l'Islam et des Barbares. Nous assistons à la lente élaboration d'un langage plastique où tout se pénètre et où l'art de l'Orient s'amalgame à celui de l'Occident. Peut-être pourra-t-on chicaner les organisateurs sur le fait d'avoir préludé à cet ensemble voué au moyen âge par une salle consacrée à des œuvres du Bas-Empire, dont l'esprit est pour une si grande part étranger à l'art médiéval. Pouvons-nous vraiment trouver une filiation entre les sculptures paléochrétiennes et celles de Giovanni Pisano ? Entre le *Christ enseignant* (IV[e] siècle) et les grandes croix peintes de l'âge roman ? L'héritage antique, au contraire de ce qui s'est passé en France, se prolongea longtemps, et il apparaîtra presque toujours en sous-jacence. La leçon la plus saisissante de ces confrontations, c'est peut-être cette extraordinaire fusion du génie byzantin et du génie romain qui constitua une sorte de sauvegarde de la tradition contre les influences hétérogènes.

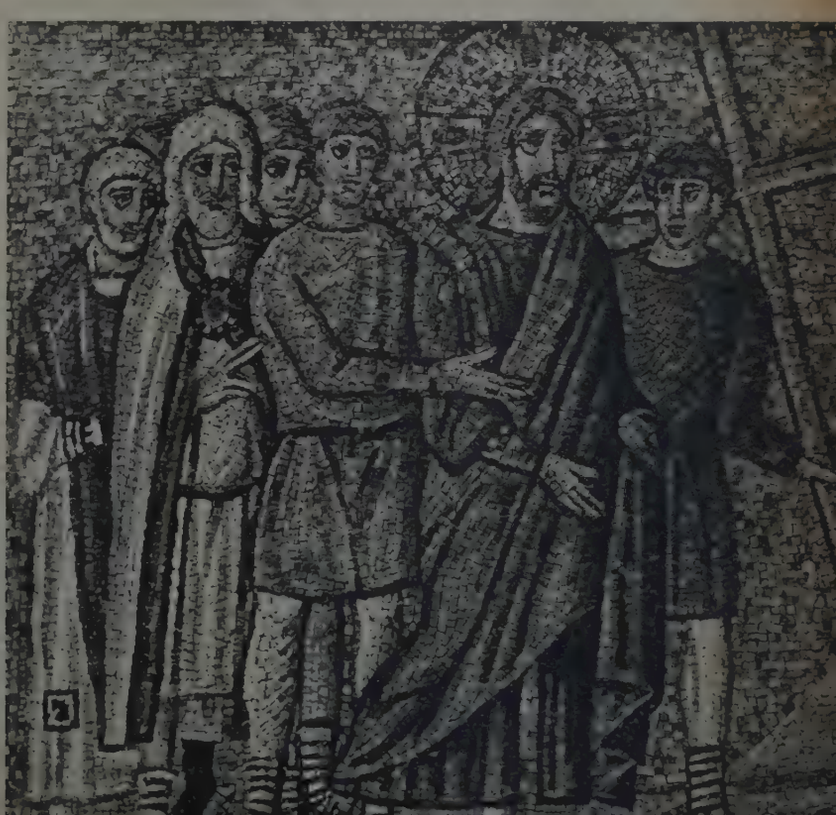
Nous ne retrouvons certes pas dans les œuvres italiennes du XII[e] ou du XIII[e] siècle cette splendeur irradiante de la statuaire qui vit aux porches de nos cathédrales, malgré des pièces émouvantes comme ce *Christ détaché de la croix*, de Pérouse, ou le buste puissant de *Saint Martin*, ou encore les métopes de Modène. Mais un peu plus tard, quelle grâce dans les marbres de Pise, de Sienne ou de Florence !...

Cette présentation d'art italien s'achève sur l'époque où elle aurait autrefois commencé, c'est-à-dire à l'instant où paraissent Giotto à Florence, Duccio et Simone Martini à Sienne, de qui procédera désormais toute la peinture. *La Vierge aux anges*, attribuée ou non à Duccio, domine par sa majestueuse et douce autorité. A ses côtés les petits panneaux de prédelle de Simone contrastent par un charme paradisiaque et par la vivacité de leurs exquises couleurs. La salle réservée à Pietro et Ambrogio Lorenzetti sera pour beaucoup une révélation ; depuis leurs grands retables à fond d'or jusqu'à ces tableautins où un esprit naturaliste ravissant s'unit à une construction extrêmement savante. On y trouve même deux petites peintures, de la pinacothèque de Sienne, qui sont peut-être les premiers tableaux de paysages qui aient été peints en Occident.

B. C.

uccio di Buoninsegna : la Vierge, l'Enfant et deux anges (Sienne).

La Montée au Calvaire (Ravenne, début du VI[e] siècle).



Ceux qui figurent à l'Exposition

LARIONOV « Les Verres », 1909.

DUCHAMP « La Mariée », 1902.

ARCHIPENKO
« Personnage marchant », 1930.

GABO « Tête construite », 1916.

L'ART DU XX[E] SIÈCLE AU MUSÉE D'ART MODERNE

TRENTE ANS TROP TARD

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

DE nombreuses protestations se sont élevées contre certaines exclusives inadmissibles dans le programme des manifestations musicales et chorégraphiques placées sous le pavillon de l' « Œuvre du XX[e] siècle ». Que dire de l'exposition présentée sous ce titre abusif au musée d'Art moderne ? Comment admettre que de grands maîtres soient oubliés ou mal traités lorsqu'on fait un sort à des médiocres dont le rôle ne fut qu'épisodique ? C'est ainsi que chez les sculpteurs du XX[e] siècle la présence d'œuvres de Gabo ou d'Archipenko, qui ont excité en leur temps notre curiosité, ne saurait excuser l'absence de Rodin, de Bourdelle, de Maillol, de Despiau ou de Gimond.

Nous savons que M. J.-J. Sweeney, le très aimable et très compétent organisateur de cette exposition, n'a pas entendu présenter un panorama de l'art contemporain. Il a procédé à un choix qui répondait à des tendances personnelles, sans doute, et à une conception de l' « avant-garde » dans certains milieux américains. Nous le savons parce qu'il nous l'a dit et parce qu'il a écrit une préface d'une extrême modestie, mais l'ambitieux patronage du « Congrès pour la liberté de la culture » prêtait fatalement à confusion ; contentons-nous plutôt du sous-titre de l'exposition, qui dit tout simplement : « Peintures, Sculptures. » Cent vingt-six peintures et sculptures que la plupart des Français ne connaissaient guère que par la reproduction photographique. La plupart viennent de chez nous, en vérité, et nous leur sommes tout de même reconnaissants d'avoir bien voulu pour quelque temps repasser l'Atlantique. Si telles grandes œuvres fameuses de Seurat ou de Cézanne n'ont pas quitté leurs collections, au moins voyons-nous quelques pièces de premier ordre : *l'Arlésienne blanche*, de Van Gogh, *la Jeune Femme se poudrant*, de Seurat, le grand *Nu*, de Renoir, *l'Artillerie*, de La Fresnaye, et une série très importante du douanier Rousseau.

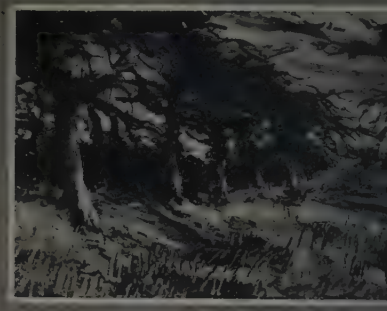
Picasso est évidemment le plus abondamment et aussi le plus heureusement représenté, depuis sa fameuse *Repasseuse* de l'époque bleue et sa *Jeune Fille à la mandoline* de l'époque cubiste jusqu'à l'un de ses premiers visages de femme désarticulés de la dernière manière. Le parti pris éclate lorsqu'il s'agit d'autres peintres qui ont accompli un chemin inverse. Les œuvres récentes sont objet d'ostracisme lorsque leurs auteurs ne sont plus dans la ligne et ont renié ce qu'ils considèrent aujourd'hui comme péchés de jeunesse. Est-ce ainsi que doit s'entendre la « liberté de la culture » ?

Si l'on voit représentés des artistes que l'on ne peut même pas déclarer secondaires, un Larionov, un Le Corbusier, on ne voit qu'un seul Matisse (daté de 1907), aucun Utrillo, aucun Segonzac, aucun Marquet, aucun Vlaminck...

Cependant cette exposition présente un intérêt qui n'est pas négligeable : elle offre aux Français une image américaine de la peinture moderne. C'est avec quelque retard qu'on découvrit là-bas des audaces nées en Europe centrale, à Montmartre ou à Montparnasse il y a une quarantaine d'années ; elles sont maintenant portées au pinacle avec une sorte d'allégresse ingénue qui peut expliquer certains manques de discernement. Les arts connurent alors des fièvres dévorantes, des élans furieux et sublimes, des reniements pathétiques, où le meilleur s'est trouvé à côté du pire, où le remède fut souvent mélangé de poison. Il semble que l'Amérique s'intéresse plus à cette chimie de l'effervescence créatrice qu'à la création, aux processus intellectuels et aux moyens de s'exprimer qu'à la qualité de l'expression. Fauvisme, cubisme, expressionnisme, surréalisme, dadaïsme exercent encore sur elle, par leur seule technique, une fascination qui a chez nous usé ses pouvoirs depuis un certain temps. Voilà pourquoi les salles du musée d'Art moderne font penser à une rétrospective chargée de souvenirs obsédants, de formules esthétiques et de littérature. On s'attendait à un bilan et l'on trouve un manifeste quelque peu défraîchi. La partie du programme qui consistait à montrer aux Parisiens des œuvres qu'ils n'avaient jamais vues est à peu près réussie ; mais on ne peut s'étonner que les Parisiens soient déroutés devant cette singulière façon de présenter l'école de Paris.

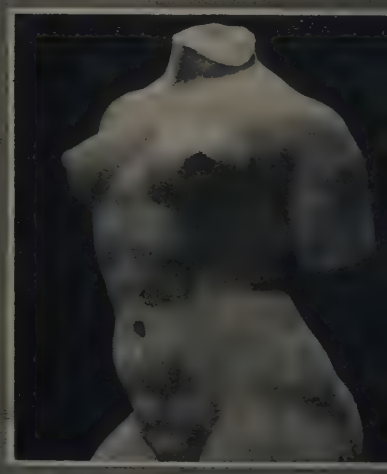
Ceux que l'on aurait aimé voir figurer

UTRILLO « Banlieue de Paris

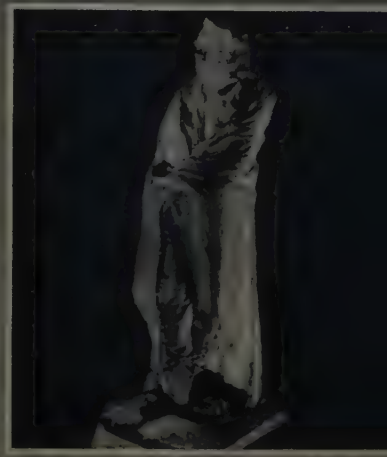


VLAMINCK « Paysage

MARQUET « Le Port



MAILLOL « Torse



RODIN « Balzac

EXPÉRIENCES ET RECHERCHES

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nous étions trente ou quarante personnes, peut-être, dans cette salle parfaitement silencieuse et même, aurait-on dit, défendue contre la marée du vacarme universel. Sur la scène, car il y avait une scène, des récitants, livre en main, lisaient et jouaient cette œuvre étrange, composée par Paul Valéry à la fin de son existence et qu'il a intitulée *Mon Faust*. — Quel écrivain, parvenu au plus haut point de sa course, n'est-il pas amené, par le déroulement naturel de la méditation, à se ressaisir amèrement de tous les problèmes faustiens ?

Il me souvient que, par une éclatante et lumineuse journée de l'année 1944, Valéry, devant un petit nombre de fidèles, avait lu deux actes, si je ne me trompe, de cette œuvre surprenante. Elle devait en comporter quatre. Le poète n'a pas eu le temps d'écrire le dernier. Le jour de cette lecture, les Alliés, qui venaient de débarquer en Normandie, engageaient leurs premières batailles. Nous avions mille raisons d'être bouleversés. Le démon jouait, chez nous, les dernières cartes de la violence.

Ce que nous avons entendu, l'autre soir, à Monaco, c'est la totalité des trois actes écrits. La lecture dure à peu près deux heures. Un coryphée, assis en marge, lit les sobres notes de la mise en scène. Les artistes s'évertuent dans le silence parfait de l'auditoire. La radio enregistre le tout et en redistribuera des fragments aux écouteurs de la multitude. Je fais des vœux pour qu'ils se trouvent associés ainsi à ce qu'il m'est arrivé, sur l'instant, d'appeler une austère orgie d'intelligence. Car la tragédie valérienne est dépouillée de tout élément naïf et humain ; la douleur et les crimes de Marguerite n'ont point de place dans cette querelle que l'esprit fait à l'esprit. Et la jeune secrétaire Lust n'est à aucun moment comparable à la pauvre fillette séduite que Gœthe nous invite à plaindre.

En quittant, ce soir-là, Valéry, Faust, le prince de Monaco et les lettrés assemblés pour cette cérémonie ésotérique, je songeais que, dans notre monde accablé de soins sordides, il existe désormais peu de refuges pour les jeux de l'intelligence créatrice. Sans doute la France a de belles universités, des bibliothèques illustres, des salles de spectacle ou de concert fréquentées par des foules ferventes. Les intellectuels et les artistes, quand ils ont besoin de se recontrer ou de se recueillir dans une solitude noble, peuvent gagner Royaumont ou Lourmarin. Certains de nos artistes, de nos savants travaillent, hors de France, à la Villa Médicis, à l'école d'Athènes, à la maison de Descartes, dans un climat admirable — je n'ose pas parler pour le moment de la malheureuse Casa Velasquez. Mais ce dont l'esprit a besoin, c'est surtout de refuges qui soient aussi des lieux d'expériences, où l'artiste, qu'il soit éprouvé, qu'il soit débutant, ait la chance de pouvoir se mesurer avec les difficultés de son art, la chance de regarder en face l'œuvre enfin accomplie, lue, jouée, représentée, parvenue au parfait accomplissement.

Le prince Rainier III et le prince Pierre de Monaco se sont donné pour mission de créer, dans leur petite et belle patrie, un champ d'expériences illuminantes. L'océanographie doit beaucoup à un illustre prince monégasque, il ne faut pas l'oublier. Aujourd'hui, l'effort du prince régnant et de son père se tourne vers les lettres, vers la jeune musique, vers l'art chorégraphique, vers la radio. C'est dans la Principauté que se poursuit un très vivant effort d'édition. C'est le prince régnant qui a doté les lettres du monde francophone d'un très beau prix, décerné l'an passé à Julien Green et cette année à Henri Troyat. C'est à l'Opéra de Monte-Carlo que les jeunes musiciens nous ont fait entendre des compositions audacieuses. C'est à la radio de Monte-Carlo que la mémoire de Valéry vient d'être dignement et audacieusement honorée.

Que cet effort magnifique soit poursuivi longtemps, pour l'honneur de l'esprit qui chemine, cherche et, parfois, trouve !

Dans le temps que nous disons de l'entre-deux-guerres, le gouvernement français, comprenant qu'il ne pouvait abandonner sans réserve aux corps constitués ce rôle que je veux appeler le rôle du prince, avait fondé, pour un écrivain de mérite, une récompense que l'on appelait, me souvient-il, la « bourse de voyage » parce qu'elle devait permettre à un poète, à un romancier, à un essayiste de parcourir la France ou même de passer les frontières et de réunir quelques images du monde pour les confronter et en tirer enseignement. C'était le moment où les Académies n'étaient pas encore ruinées par les aventures et les malheurs de notre monnaie. Les Académies administraient, la plupart, un grand nombre de fondations et elles décernaient des prix dont la valeur temporelle n'était certes pas négligeable. N'oublions pas, remontant plus loin dans le temps, qu'en 1913, alors que l'Académie française attribuait le grand prix de littérature à Romain Rolland, elle donnait 10.000 francs-or, ce qui représente à peu près 2 millions de 1952.

Saignée, appauvrie, déconcertée par deux épreuves qui l'ont tenue pantelante pendant plus de onze années, la France, petit à petit, se ressaisit de ses devoirs. La Ville de Paris décerne chaque année un grand prix qui est fort apprécié. Le ministère de l'Education nationale, reprenant et élargissant l'idée de l'ancienne « bourse de voyage », a institué un grand prix national de littérature qui est, cette année, d'une valeur de 350.000 francs.

Avant d'aller outre, je tiens à donner un avis formel sur les récompenses de cette sorte. On va répétant que les prix littéraires sont trop nombreux, souvent trop peu considérables par leur valeur temporelle, qu'ils perdent une partie de leur intérêt de ce fait et qu'ils perdent aussi leur pouvoir éclairant, si je peux ainsi m'exprimer, c'est-à-dire qu'ils excitent moins qu'autrefois l'intérêt et la curiosité des lecteurs. J'admets qu'il existe une poussière de petits prix dont la valeur temporelle est dévaluée et qu'il conviendrait, avec l'autorisation du Conseil d'Etat et des pouvoirs publics, de fondre ces prix pour obtenir des masses plus respectables, sans toutefois oublier le nom et les vœux des fondateurs. Cela dit, je déclare que les prix littéraires, comme toutes les subventions et récompenses données aux artistes, aux scientifiques, aux techniciens, sont nécessaires à la vie d'une grande nation qui a toujours brillé par les vertus de l'intelligence et de l'invention créatrice. Tout le monde trouve nécessaire l'institution du Centre de la recherche scientifique. On peut déplorer qu'il n'existe rien de comparable pour les recherches de la littérature militante et souffrante. La Caisse nationale des Lettres, dont le titre reste un peu restrictif, a été votée par les assemblées délibérantes, mais elle ne fonctionne pas encore. L'Etat se doit, comme autrefois le roi, de prélever sur sa cassette des bourses de travail, des récompenses, la matière de subventions propres à aider les écrivains que, parfois, le second métier absorbe, épuise et stérilise.

Le grand prix national des lettres a été donné l'an passé à Alain, qui fut un grand moraliste, un enseigneur du premier rang, un philosophe et, dans toute la force du terme, un maître. Si le prix donné par le conseil littéraire de Monaco semble, depuis sa fondation, réservé à un écrivain du monde francophone, à un écrivain en pleine course, en plein effort, le grand prix national est destiné surtout à récompenser un écrivain accompli qui a derrière lui le plus clair de son œuvre. Le jury, constitué autour de M. Jaujard, directeur général des arts et des lettres, comporte des membres de l'Académie française, des membres de l'Académie Goncourt, d'illustres écrivains libres de fonctions académiques et un collaborateur assidu de M. Jaujard. C'est à l'unanimité que ce jury a décerné le prix, cette année, à Valéry Larbaud, que la maladie a, depuis quelques années, éloigné de la vie littéraire et active, mais en qui nous devons saluer l'un des meilleurs romanciers de son temps, le père d'une littérature cosmopolite et voyageuse, le grand lettré qui, à l'œuvre d'imagination, ajoute une œuvre abondante et variée d'essayiste et de traducteur.

Le monde français montre ainsi, par d'éclatantes manifestations, qu'il offre toujours aux artistes de la langue, aux inventeurs et aux manieurs d'idées, un climat privilégié, somme toute nécessaire au salut de la civilisation véritable.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR LE BON USAGE DES FESTIVALS

Entre autres conséquences, le Festival de Cannes aura eu celle de poser d'une manière pressante le problème de son organisation intérieure. Remarquons d'abord que celui de l'organisation internationale — qui avait le premier inquiété les esprits au point de provoquer à Bruxelles, en 1947, une résolution de la Fédération internationale de la presse cinématographique — est passé à l'arrière-plan. Une solution empirique s'est imposée par tâtonnements et se trouve acceptable. Cannes, en avril, et Venise, en août, demeurent seuls à jouir d'un prestige européen et se répartissent équitablement les productions de l'hiver et de l'été précédents. Mariané-Lazné n'a aucun retentissement de ce côté-ci du rideau de fer et ne cherche pas à en avoir. Punta del Este ou Bombay ont pour dessein de renseigner les autochtones et non de nous apprendre quelque chose. Toutes les autres manifestations, que ce soit Knocke ou Berlin, Locarno ou Vichy, se passent délibérément de jury parce qu'elles constituent en réalité une série d'avant-premières organisées par les distributeurs locaux. Le succès qu'elles rencontrent à juste titre fera qu'elles se multiplieront encore. C'est tant mieux : plus on parlera du cinéma, mieux le grand public se rendra compte qu'il s'agit d'un art aussi sérieux que le théâtre et non d'un simple divertissement. Mais il leur manquera nécessairement cet élément de compétition qui fait l'attrait de Cannes et de Venise.

COMMENT OBTENIR UN PRIX

Les deux derniers jours du Festival de Cannes, un couple de lettristes a rendu visite à chaque journaliste, français ou étranger, et lui a demandé de signer que « le prix pour l'ouvrage théorique le plus important sur le cinéma est attribué à la revue lettriste ION ».

Ceux qui signaient étaient automatiquement membres du jury. Les autres pas. Plusieurs ont signé.

Ce qui fait la force de ces deux festivals, la présence d'un jury sérieux et le fait que ce sont des gouvernements (et non des commerçants) qui désignent les films, fait aussi leur faiblesse. L'esprit de lucre fera réfléchir à deux fois un distributeur avant d'aventurer pour une bande médiocre les frais considérables qu'implique la participation au festival ; l'orgueil national est au-dessus de pareilles considérations. Et si les hommes d'affaires sont aussi susceptibles que les officiels, leurs récriminations ont beaucoup moins de portée : la menace de ne pas admettre *Dieu a besoin des hommes* à Venise en 1950 a suscité des interventions diplomatiques.

D'autre part, en ce qui concerne Cannes, le jury est composé par moitié de professionnels et de non-professionnels, ces derniers comprenant cette année d'aussi éminentes personnalités que Mme Bidault, pour les Affaires étrangères, M. Genevoix, pour l'Académie française, et M. Queneau, pour l'Académie Goncourt. Or, les premiers suspectant la compétence des seconds et les seconds mettant en doute l'impartialité des premiers, ils se sont entendus pour voter un règlement draconien prononçant la déchéance du juré qui manquerait à quatre films. Résultat : pendant seize jours ils se sont appliqué six à sept heures de projection quotidienne. De quoi fatiguer le système optique le plus résistant. Ce qui est pis, de quoi donner la nausée des images animées même si s'étaient succédé sans arrêt les chefs-d'œuvre. Or la moitié des films figuraient au programme d'abord pour donner au gouvernement d'un pays la satisfaction de faire connaître au monde qu'il y existe une production nationale. Ce qui n'est d'ailleurs pas du tout sot. Je connais personnellement le cas d'un film envoyé à Cannes qui a été très mal reçu par la critique, qui n'a obtenu aucune récompense du jury, mais qui y a trouvé un acquéreur inattendu et important pour une série de contrées où jamais le producteur n'avait espéré le vendre.

Les jurés et les journalistes (ceux-ci, qui avaient le privilège d'opérer un choix préalable ou de partir après les dix premières minutes de projection, en revanche s'administraient supplémentairement les nombreux films projetés hors festival) en sont arrivés à un état d'exaspération compréhensible qui leur fait réclamer en chœur une modification au règlement. Ils réclament une présélection qui opère une discrimination entre les concurrents dignes de la compétition et les autres (quitte à faire voir ceux-ci soit le matin, soit l'après-midi dans une petite salle). La durée du festival serait alors ramenée à huit ou dix jours — ce qui arrangerait tous ceux qui ne peuvent pas pendant trois semaines quitter leurs occupations.

Ce souhait — combien légitime ! — se heurte à deux graves difficultés. D'abord, il est au moins douteux que les gouvernements accepteront un système où leurs produits risquent d'être traités en parents pauvres. Si l'U. R. S. S. et les Etats satellites ne participent plus à Cannes ni à Venise, c'est parce qu'ils se sentent déjà intolérablement brimés dès qu'ils n'obtiennent pas la quasi-totalité des prix (dont ils sont assurés à Mariané-Lazné). Et les Américains ont déjà eu, de temps à autre, des réactions assez voisines quand le palmarès ne leur plaisait pas.

Ensuite, qui prendra la responsabilité de cette présélection ? Le même jury qui fonctionne aujourd'hui ? Il n'y gagnera rien, et les journalistes non plus à qui seront présentés hors compétition tous les films écartés. Une commission spéciale ? Ici se place l'expérience de la Commission française de sélection.

Cette commission opérait depuis six ans à la satisfaction générale pour tous les festivals, et ses décisions critiquables étaient aussi peu nombreuses que possible : l'éviction de *Farrebique* en 1946 et d'*Olivia* en 1950. (Qui peut se vanter de s'être trompé moins souvent ?) Cette année-ci elle se fait incendier. Pourquoi ?

LA SUITE DANS LES IDÉES

L'année passée Henri Jeanson avait prétendu interdire au Festival de Venise de projeter un film auquel il avait collaboré.

Cette année il est venu au Festival de Cannes... pour faire constater par huissier que sur la publicité pour « Fanfan la Tulipe » son nom n'était pas écrit en aussi gros caractères que le stipule son contrat.

Elle a choisi *Fanfan la Tulipe* à l'unanimité et *Nous sommes tous des assassins* à une forte majorité : jugement inattaquable puisqu'il a été confirmé par le palmarès. Puis elle a éliminé *Casque d'or* au profit de *Trois Femmes* : même l'argument « mieux vaut l'œuvre imparfaite d'un débutant à encourager que la réussite d'un chevronné déjà chargé de médailles » ne réussit pas en l'espèce à me convaincre personnellement. Peu importe. Ce n'est pas là que le bât blesse.

A ce moment les délais étaient expirés et la commission avait terminé son travail. Arrivent deux retardataires : le *Petit Monde de don Camillo*, que le Centre du cinéma admettait à concourir en tant que film français bien que co-production franco-italienne, et *Jeux interdits*, qui venait à peine d'être achevé. La France étant autorisée à envoyer un quatrième film, la commission est invitée à choisir entre ces deux concurrents de la dernière heure. Elle n'arrive pas à se départager entre eux et se décide à n'en envoyer aucun.

Sur quoi les partisans de Duvivier et de Clément, jusque-là adversaires farouches, s'accordent pour hurler en chœur contre la commission. Donnons-leur également tort.

Le récit de Guareschi, que le film suit fidèlement, est l'équivalent, à peine mieux écrit, de *l'Abbé Constantin* et de *Mon curé chez les riches*. A ce personnage ultra-conventionnel Fernandel prête sa truculence, ce qui suffira à assurer le succès commercial d'une œuvre qui peut se passer d'autres lauriers.

Quant au René Clément, il a réussi à susciter des enthousiasmes frénétiques et des réprobations furieuses. « Le plus beau film de l'année » et « à proscrire des écrans » : voilà deux jugements textuels émis par des personnes dont l'équilibre mental n'est pourtant pas douteux. Il faut croire que le rapprochement insolite de l'enfance et de la mort provoque des réactions aussi tranquillement irrationnelles. En fait, il s'agit d'une œuvre curieuse et maladroite, intéressante et ennuyeuse, trois fois trop longue pour son sujet, où les enfants sont vrais et touchants, les adultes, conventionnels et crispants.

Il faudrait se faire une raison. Un festival n'est, par définition, ni *Samedi-Soir*, ni *Confidences*, ni *la Table ronde*, ni *la Revue du cinéma*, ni *Cinémonde*, mais tout cela à la fois. C'est comme un quotidien, où chaque lecteur lit la rubrique qui l'intéresse et saute les autres.

Le long du nouveau port de Bastia, la foule chante jour et nuit les louanges de sa Vierge que l'Église vient de consacrer : Notre-Dame de Lavasina.

LA CORSE A COURONNÉ SA MADONE

De l'avion d'Air France où il s'est embarqué S. Exc. Mgr Roncalli admire le barrage de Donzère, dont Me J.-B. Biaggi lui raconte l'histoire. — M. Drevon, préfet de la Corse, l'attendait à l'aérodrome de Bastia.

Vingt mille pèlerins avaient traversé toute la Corse pour venir à Bastia assister au couronnement de la Vierge miraculeuse de Lavasina, en présence de S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique à Paris.

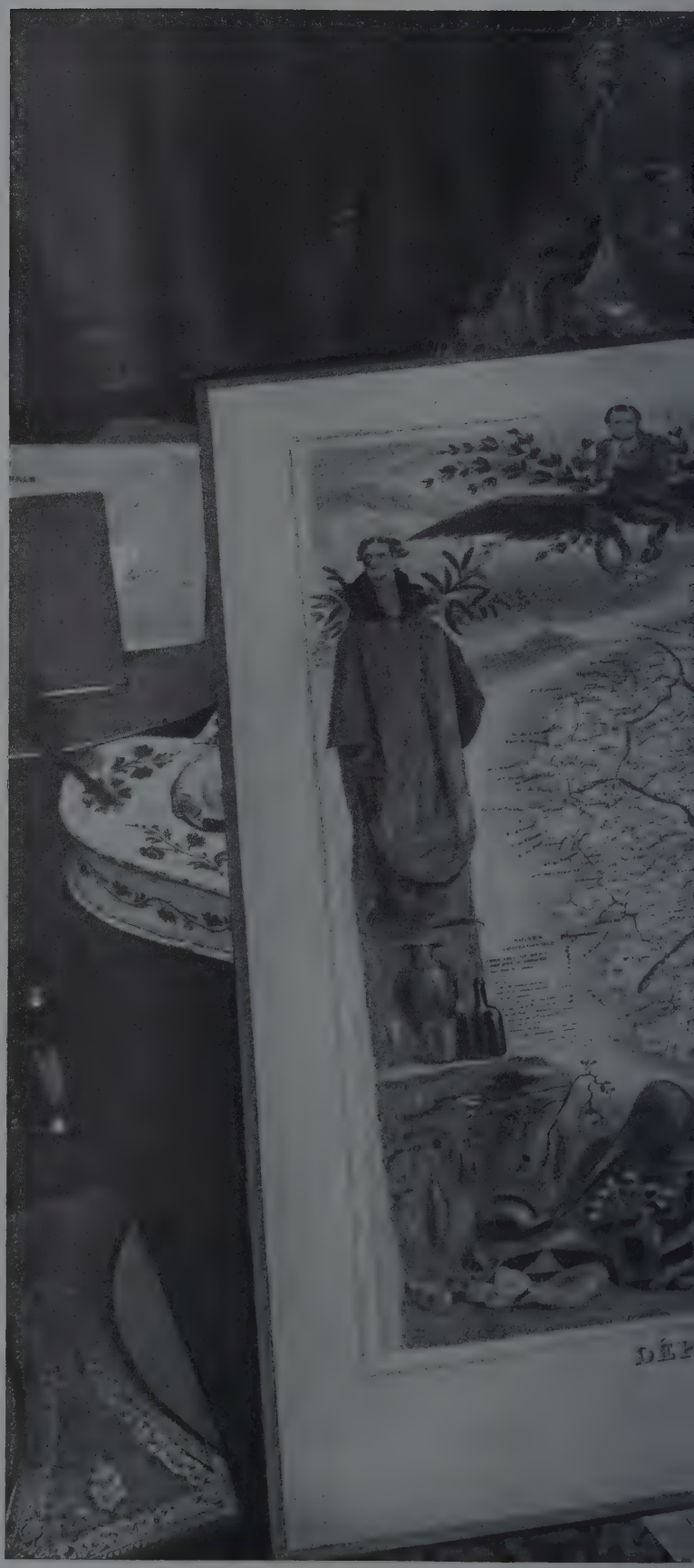
Depuis plus de deux siècles Notre-Dame de Lavasina est vénérée dans l'île de Beauté ; son histoire est émouvante : à l'origine il s'agissait d'un simple tableau — copie, peut-être, d'une toile du Pérugin ? — qu'un marin du nom de Jacques Danese avait placé près d'une plage où se réfugiaient fréquemment les barques chassées par la tempête. Rapidement toute une tradition de faits miraculeux s'y rattacha. Infatigablement les franciscains de Corse s'attachaient à promouvoir le culte de leur madone. Leurs efforts viennent de recevoir leur juste récompense.

Les cérémonies durèrent deux jours et se déroulèrent sur l'immense place Saint-Nicolas, où un autel avait été dressé en plein air. Elles atteignirent un point culminant avec la cérémonie de l'offertoire, au cours de la messe pontificale : à l'appel du meneur de jeu, que soutenaient les litanies de la foule, jeunes gens et jeunes filles apportèrent à l'autel les épis de blé, le tonnelet de vin de Patrimonio et l'agneau... puis une longue procession accompagna le tableau de Notre-Dame sur la route du sanctuaire de Lavasina, toujours cher au cœur des Corses et qui est aujourd'hui un des lieux officiels de la chrétienté.

Mgr Roncalli répond au discours de M. Jacques Faggianelli, député-maire de Bastia. — M. Louis Altiéri, président de la Société hôtelière et du Ravitaillement maritime, reçoit le nonce à l'Ile-Rousse.

DANS SON APPARTEMENT PARISIEN ÉMPLI DE SOUVENIR Me DE MORO-GIAFFERI ÉVOQUE LA *CORSE* SON PAY

Il y a peu de temps Me de Moro-Giafferi, dans son appartement parisien tapissé d'innombrables souvenirs qui en font un véritable musée, voulait bien nous dire le plaisir qu'il avait pris à lire l'article de Pierre Benoit paru dans « France-Illustration » du 29 mars. L'éminent avocat parlait avec tant d'enthousiasme de son pays natal que, faute de pouvoir sténographier son éblouissante improvisation, nous lui demandâmes d'essayer de la fixer sur le papier à l'intention de nos lecteurs. Et voici l'article que l'ancien député et président du conseil général de l'île de Beauté, qui fut aussi — il le rappelle volontiers — conseiller municipal de Bastia, au demeurant le plus Parisien des Corses, nous a fait parvenir.



QUAND faut-il aller en Corse ? »

Je me dérobe toujours à cette question trop fréquente. « En quelle saison, quel mois ?... »

Et souvent on me demande l'heure qu'il faut choisir pour mieux en goûter le charme.

J'imagine qu'on me soupçonne d'exagérer — pieux mensonge. C'est pourtant la vérité : en toute saison, tous les mois, à chaque heure de tous les jours la Corse est le plus beau de tous les pays du monde.

S'il me fallait choisir, moi qui connais la Corse comme peu la connaissent, j'aurais trop de mal à me décider, et d'instinct mes mains se tendraient comme font les mains des enfants à la table maternelle. Tout !

Le golfe d'Ajaccio, Porto, Girolata méritent qu'on les préfère. Mais il suffit qu'on les préfère au golfe de Naples, et le voyageur averti ne balance pas.

Barré par le chapelet des Sanguinaires, celui d'Ajaccio, si glorieux dans les feux du soir, défie le prestige séculaire consacré par la lyre ou la mandoline au miroir profond du Vésuve.

Mais les échelles de la Vierge, les Scalle Santa Regina, au cœur de l'île, à Evisa les roches dantesques, le col de Bavella, Zonza, Bonifacio offrent un spectacle farouche d'une incomparable beauté.

Nulle part au monde on ne trouverait la route de Piana qui conduit jusqu'à Porto par les calanches, le long d'un rivage peuplé de fantômes qu'un ciseau divin a sculptés dans la pourpre d'un marbre sanglant.

On songe : « Rien n'est plus beau. » Et l'on croit s'être trompé quand, ayant d'abord côtoyé le panorama des Spelonche, on pénètre dans la forêt de sapins immenses qui gravissent comme un assaut fantastique les flancs de Vizzavona ou ceux du Monte d'Oro où nichent les aigles. Ici Corte, la tragique citadelle, et le Rotondo là, qui peut rivaliser avec les sommets alpestres, mais qu'on dévisage de la mer.

Tous les climats, toutes les heures.

Les fanfares du couchant claironnent sur la côte occidentale. Heureux qui l'atteindra, parti du Cap, de Rogliano ou de Brando, à l'aube, quand l'annonce du jour encadre d'azur, de mauve et d'or les îles défilées à l'horizon de la Tyrrhénienne !

L'aube, le midi, le soir, ces heures merveilleuses ont en Corse leur plénitude.

L'astre y est souverain et impose au sol parfumé une émotion frémissante. Les lieux les plus déserts en sont comme peuplés.

Mais je connais un autre moment d'émotion si intense et si pénétrante qu'on s'étonne de ne pas entendre l'appel d'un archet. Oui, je sais, la sonate vibre au clair de lune, partout, et partout le violon invisible gémit ou provoque les grelots de la chanson. Ne m'accusez pas de réclamer pour mon pays un privilège qui n'en est un pour personne, puisque tous en ont le bienfait.

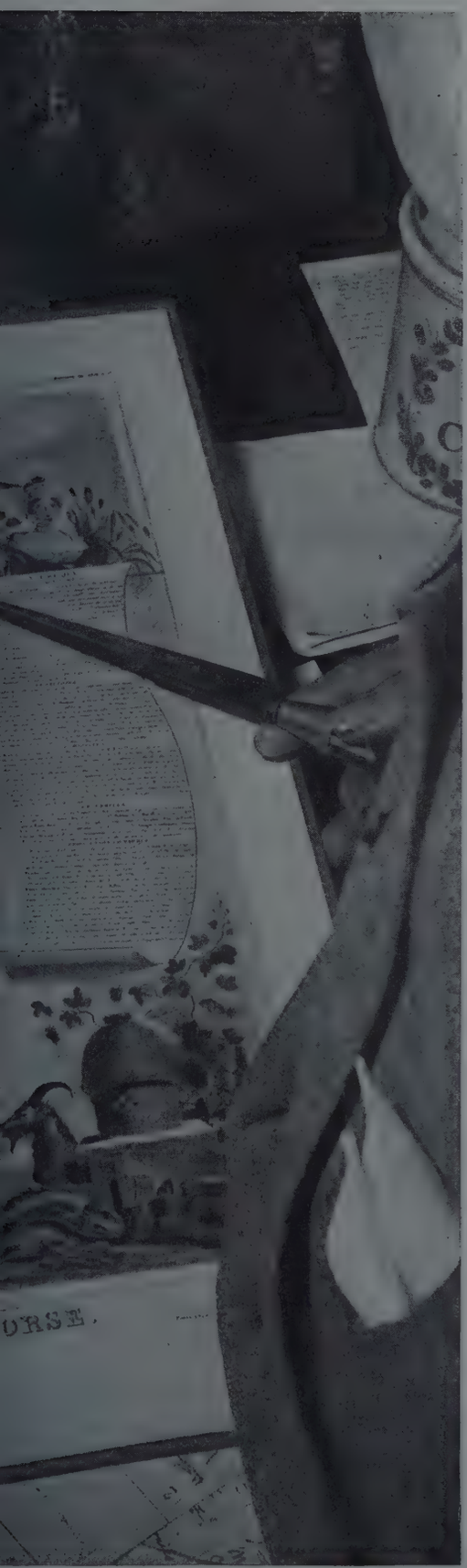
Allez plutôt là-bas. Venez dans mon jardin. Vous comprendrez mieux la tendresse de mon souvenir et mon défi à toutes les nuits du monde. Choisissez un jour favorable, quand la lune se fait voir entière. Comment oublier cet enchantement ? La féerie frappe à ma fenêtre. Une faible lueur illumine d'abord la cime qui masque l'autre rivage, puis la coupe qui semblait immobile court le ciel, descend à l'horizon vers la mer et, de la mer, une colonne d'argent surgit tout à coup qui la rejoint et l'élève comme un ostensoir.

La clameur des vagues ne parvient pas à couvrir le tumulte des tribus innombrables blotties dans le ciste et leur impatience d'amour.

Aucune voix humaine, mais un appel immense, un hymne panthéiste.

Per amica silentia lunæ. Le poète qui a écrit ce vers, d'ailleurs charmant, sur une planchette d'ivoire n'avait pas visité la Corse. Mais Sénèque y fut exilé, et peut-être de nuits pareilles a-t-il rapporté les lois de sa religion diffuse.

Sénèque n'aimait pas la Corse. Pour quelque audace galante (les Insu-



laires étaient déjà ombrageux) il subit un châtiment que je ne saurais décrire.

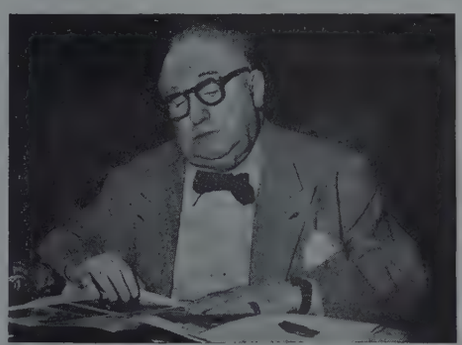
Au pied de la tour qui porte son nom on montre encore un plant d'orties qui furent l'instrument du supplice infligé par des jaloux.

Il ne faut pas demander aux légendes d'être vraisemblables ni même d'être d'accord avec la chronologie. Mais il doit y avoir une part de vérité dans ce récit, car le philosophe entreprenant et vindicatif a flétri nos ancêtres d'une apostrophe qui paraît les avoir suivis à travers l'histoire comme une malédiction : « Les Corses ne sont pas capables de faire des esclaves. » Ils ne l'ont jamais été. Les amateurs ne manquaient pas. Rome dut abandonner. Toutes les puissances riveraines de la Méditerranée : l'Espagne, l'Italie, le Souverain Pontife, Venise ont tenté de réduire à l'esclavage les descendants des fustigateurs de Sénèque. En vain !

Après tant de luttes, Gênes déclara forfait. Etrange contradiction : seule la France s'abstint. Il fallut l'initiative de Sampiero pour que les fleurs de lys fussent arborées sur les « châteaux de pierres rondes ». La France nous céda, et rien ne ressemble à une histoire d'amour (mais une histoire d'amour à l'échelle de l'histoire) comme cette aventure qui enjambe les siècles : la Corse se donne à la France et la France s'en va. Le traité de Cateau-Cambrésis consomma cette rupture. Sous Louis XV la politique de Choiseul tendait à nous reprendre, et peut-être fut-il habile de nous acheter à prix d'argent comme un butin barbaresque.

La Corse se révolta. Sénèque avait raison. On ne pouvait pas en faire une esclave, même du souverain qu'elle avait appelé. Elle ne fut soumise que par la Révolution. Est-ce bien la Révolution qui l'a conquise ?

La question peut se poser quand on se rappelle que la Constitution Paolina, la Constitution réclamée à Rousseau par l'Assemblée des



Me de Moro-Giafferi dans son cabinet de travail.

Corses et promulguée par Paoli plus de vingt ans avant les Droits de l'Homme, commençait par ces mots : « Tous les hommes naissent égaux, nul ne peut être inquiété pour ses opinions religieuses. »

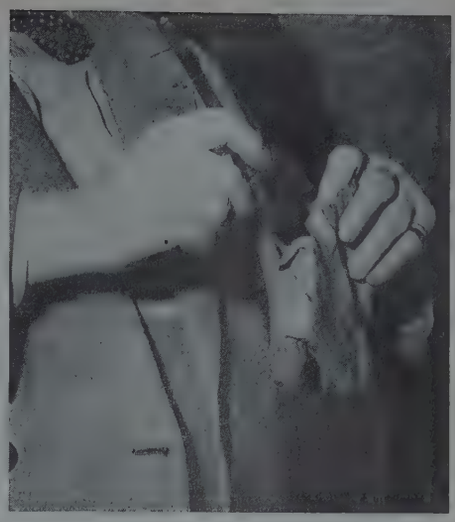
Plus de vingt ans avant les Droits de l'Homme ! Me pardonne Edouard Herriot, qui l'a omis (et j'en suis désolé, car il connaît et aime la Corse), c'est peut-être la vraie source de la liberté.

Et l'on peut dire encore que la France impériale a conquis pour toujours le village où Napoléon aurait voulu être le premier (il n'y réussit d'ailleurs pas).

Oserai-je objecter que la conquête fut réciproque ?

Ayant vécu deux mille ans sans maître, la Corse ne pouvait accepter l'Empire qu'à condition de l'exercer.

Ce n'est pas son titre le plus éminent. Les abeilles d'or qui décorent le manteau du sacre ont moins de noblesse que le fruste sayon des compagnons de Sampiero ou le disparate uniforme des partisans qui moururent pour donner à la Corse cet honneur suprême d'avoir — la première — retrouvé la Patrie et la Liberté.



L'éminent avocat possède une belle collection de pipes qu'il bourre dans une blague faite d'une peau de chat et appelée en Corse Zeno.

Le village qu'on voit sur cette photo et que, Me de Moro-Giafferi montre sur la carte avec un stylet corse, est celui où il a sa maison familiale : Erbalunga (Brando). C'est également le berceau de la famille de Paul Valéry.

Le Bal des Petits Lits Blancs

Le dîner du bal des Petits Lits blancs fut servi dans les salles du musée des Monuments français grâce à la bienveillante autorisation d M. André Cornu, secrétaire d'État aux Beaux-Arts, qui avait « prêté » ce musée pour un soir. Le coup d'œil fut féerique et le dîner, réalisé avec l concours des restaurateurs parisiens les plus réputés, fut de grande classe. A l'heure du café il fallut s'en aller sans le boire, car M. Vincent Auriol arrivait

De gauche à droite : Mme Forgeot, le maréchal Juin, M. Léon Bailby et la maréchale Juin.

Mlle Alicia Parker (à gauche) et Mme Vargas portaient à ravir des robes de Pierre Balmain.

M. Maurice Schumann délaisse les Affaires étrangères pour bavarder avec Simone Renant

Carnet DE BAL

par MARCEL IDZKOWSKI

LE XXIVe bal des Petits Lits blancs s'est déroulé au palais de Chaillot avec son faste habituel. Etonnant de verdeur, infatigable, M. Léon Bailby aura une fois encore gagné la partie ! Grâce au public qui à travers les années assure continuité des Petits Lits blancs, grâce à générosité des plus grands artistes et virtuoses qui se produisirent toujours pour cette belle œuvre, et grâce enfin à M. Léon Bailby, les enfants tuberculeux et cancéreux pourront guérir.

Mme Henri Lavedan créa les Petits Lits blancs, mais les sauvetages des petits malades hospitalisés à Paris se révélèrent impossibles ; l'œuvre manquait d'argent, il fallait des lits dans des sanatoriums, et c'est en sortir d'une visite à l'hôpital Saint-Louis que Mme Lavedan et M. Léon Bailby, bouleversés par le pitoyable spectacle de ces enfants condamnés, eurent la même pensée :

« Organisons une grande fête pour nous procurer d'un seul coup des sommes importantes. »

La suite appartient à l'histoire de Paris. Le premier bal au théâtre des Champs-Elysées. L'Opéra et son pont d'argent... et, après Cannes et Monte-Carlo, le retour des Petits Lits blancs, en 1952, au palais de Chaillot.

Le dîner a eu lieu dans les salles et les galeries du musée des Monuments français. Dans cet incomparable décor des plus célèbres architectures historiques les femmes étaient plus belles encore. Que de robes blanches ! et comment départager Simone Renant, Simone Simon, Jacqueline Delubac et Lana Marconi, qui rivalisaient d'élégance ?

Irène Papa, découverte au Festival de Cannes, assistait à son premier bal des Petits Lits blancs. Ce fut pour elle un émerveillement. La salle des Monuments évoquait la Grèce natale, et elle ne put s'empêcher de s'écrier :

« C'est un conte des Mille et une Nuits ! »

Le spectacle fut long, trop long.

Pour animer les Petits Lits blancs on avait pensé à deux vedettes noires, Kenneth Spencer et June Richmond. Le chanteur obtint un estimable succès, mais les organisateurs eurent des mots avec June Richmond, qui ne parut pas à la soirée. Tout le monde la regretta, car, à part Robert Lamoureux, il n'y avait pas beaucoup d'éléments comiques au programme.

La chorale des Petits Chanteurs de Vienne, Michèle Marconi, André Rancy et le Cheval Briantes, Robert Lamoureux, les Arnaud et Ludmilla Tcherina furent les numéros les plus applaudis avec Carmen Amaya. Lana Marconi tira les lots de la tombola, dont un aspirateur. Quel dommage qu'on ne l'ait pas expérimenté sur le plateau, où les girls de M. Varna dansèrent... en soulevant de tels nuages de poussière que l'on se serait cru à Londres en plein brouillard.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « ŒDIPE ROI », « LE COLONEL FOSTER »

ET QUELQUES AUTRES

UNE semaine qui s'ouvre sur l'incroyable interprétation de Phèdre par Mme Lucienne Bogaert et qui se termine par un mélodrame soviéto-coréen de pure propagande politique, après nous avoir fait entendre une farce flamande d'une naïveté laborieuse et apparié, sur la scène de la Comédie-Française, Sophocle et Aristophane, voilà le menu de ma chronique.

Je sais que les Mardis de l'Œuvre sont destinés à faire des expériences et tendent à remplir l'office d'une sorte de laboratoire dramatique. Je n'ignore pas, d'autre part, que Mme Lucienne Bogaert est une artiste probe et sincère, et qu'elle a droit à toute notre sympathie. Mais comment ne s'est-il trouvé personne pour lui dire qu'elle faisait fausse route et que son entreprise était condamnée d'avance ? Phèdre, cette respectable personne, qui récite sa leçon *recto tono*, sans musique, sans accent, qui « parle » le vers racinien comme une réplique de Bataille, et de laquelle on peut penser tout ce qu'on veut, qu'elle a des ennuis d'argent, par exemple, ou que son petit-fils lui tire des carottes, mais qu'elle brûle pour le fils de l'Amazone, jamais ! La gêne, proche de l'hilarité, s'accroît dans la seconde partie, quand M. Maurice Donneaud, qui joue franc jeu, nous présente un Thésée déclamatoire, dans la moins défendable tradition de la rue de Richelieu. L'effet est, si j'ose dire, détonnant (avec un ou deux *n*). Tirons donc un pudique rideau sur cette erreur.

La représentation d'*Œdipe roi*, à la Comédie-Française, dans une adaptation nouvelle de M. Thierry Maulnier, appelle de tout autres commentaires. Je commencerai par louer sans réserve l'admirable travail de l'adaptateur. M. Thierry Maulnier sait le grec, ce qui ne saurait être inutile pour un ouvrage de ce genre, mais, malgré sa qualité de normalien, il ne le sait pas à la façon glacée d'un professeur. Il pénètre le texte, il le délivre de la superstition du mot à mot chaque fois qu'il est nécessaire pour découvrir une équivalence poétique plus vraie que le sens littéral. Rarement la traduction d'un texte antique m'a donné une telle impression d'aisance, de jeunesse et en même temps d'exactitude profonde. Du sublime au familier, Thierry Maulnier a su retrouver avec un bonheur constant le secret de Sophocle, et cela dans une langue d'une noblesse et d'une pureté exemplaires.

Il est malheureusement impossible d'adresser les mêmes éloges aux responsables de la mise en scène. Le décor de M. Georges Wakhevitch, beau en soi, présente un double défaut : tout d'abord, son escalier à la Gémier fausse le jeu des acteurs, perpétuellement obligés de monter et de descendre ; ensuite, il abolit presque complètement le ciel, qui joue, par la voix de la fatalité, un rôle si important dans la tragédie antique. Pas de critique à faire à M. Yonnel, qui s'efforce à maintenir dans le rôle d'Œdipe les effets de Mounet-Sully. Mlle Henriette Barreau, en revanche, m'a paru manquer des moyens nécessaires au personnage de Jocaste. Les chœurs, les mouvements d'ensemble n'ont guère donné de satisfaction. Il leur manque ce que le texte possède à un degré si éminent : le style, et leur lenteur coupe l'émotion.

Le spectacle est complété par un « digest » des *Nuées* d'Aristophane, dans une traduction de M. Mario Meunier, avec la mise en scène de M. Socrate Carandinos, directeur de l'Ecole dramatique d'Athènes. Mise à part la désinvolture avec laquelle on a cru pouvoir tailler au hasard dans l'œuvre du grand comique, et qui a dû rendre la représentation pour une bonne part inintelligible à ceux qui n'en avaient pas quelque notion préalable, j'ai pris grand plaisir à considérer le charmant décor et les costumes de Ghika, les masques cocasses ou terrifiques de Mme Anne Spitéri. Le rythme imprimé à l'action par M. Carandinos nous semble arrivé si directement du Ve siècle avant Jésus-Christ que l'on regrette que le rideau tombe si vite. MM. Denis d'Inès, Henri Rollan et Jean Piat y font preuve d'un aimable humour. Le chœur des Nuées enchante. Les réserves porteraient plutôt ici sur la traduction même. M. Mario Meunier, excellent helléniste, semble oublier un peu qu'Aristophane n'était pas seulement un grand comique, mais aussi un poète. Il est vrai que les impardonnables coupures pratiquées dans son travail peuvent lui être une excuse.

Des excuses, en trouverons-nous à M. Roger Vailland, qui a pu écrire d'une main assurée *le Colonel Foster plaidera coupable ?* Cette pièce, conforme à l'orthodoxie stalinienne, est bien à sa place au théâtre de l'Ambigu, puisqu'il est impossible de voir en elle autre chose qu'un mélodrame armé de toutes pièces pour des fins assez transparentes. De fait, l'auteur s'y est borné à traduire en dialogues les articles qui se peuvent lire tous les jours dans les quotidiens d'obédience moscovite sur les sombres desseins des Nations Unies, et singulièrement de l'Oncle Sam, alors que l'idéalisme des Soviéto-Coréens est à faire venir les larmes. Pièce sur commande ? Sans doute. En tout cas, pauvre pièce, conçue selon l'esthétique de l'image d'Epinal. Le plus fâcheux dans cette aventure, c'est que M. Roger Vailland est un écrivain de réel talent. Mais, cette fois, il a laissé ses dons au vestiaire. Aux dernières nouvelles, les bagarres qui ont marqué la première représentation — alors que la générale avait été fort calme — ont fait interdire la pièce. L'art dramatique n'a rien à y perdre. M. Roger Vailland non plus.

PETITES CHRONIQUES

Une vue d'ensemble de la cérémonie d'inauguration. On reconnaît, auprès du président Auriol, le professeur Debré.

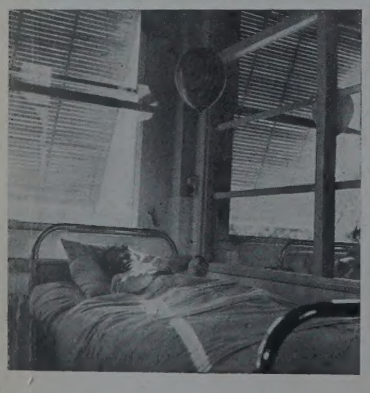
UNE BELLE RÉALISATION DE LA MÉDECINE FRANÇAISE

Si le président de la République et les ministres de la Santé publique et de l'Education nationale s'étaient déplacés pour inaugurer la nouvelle clinique qui pourra désormais accueillir, à l'hôpital des Enfants-Malades, cent dix pensionnaires, c'est qu'il s'agit là d'une magnifique réalisation, « qui fait l'admiration des savants et des médecins étrangers », ainsi que le déclara M. Vincent Auriol dans son discours.

Afin d'éliminer tout risque de contagion, chaque enfant est isolé dans un box de verre, où il respire un air conditionné. Auprès de son lit, tous les accessoires nécessaires : baignoire, lavabo, pèse-bébé. Nul n'y est admis, excepté le médecin et l'infirmière.

Exceptionnellement, les enfants reçurent une visite dans leur chambre le jour de l'inauguration : celle du président Auriol, qu'accompagnait le professeur Robert Debré. On sait en effet avec quelle passion celui-ci s'est attaché à soulager les souffrances des petits. Sous sa haute autorité la nouvelle clinique — où un vaste espace est réservé à des salles de cours et à des laboratoires perfectionnés — est appelée à devenir l'un des principaux centres d'enseignement médical de l'Université française.

Dans son box lumineux, aux murs de couleurs claires - blanc et vert pâle - l'enfant joue paisiblement avec un ballon en baudruche.



LE PÉRIL TUBERCULEUX ET L'ENFANT

Tel était le thème de l'exposition organisée à la mairie du Ve arrondissement par le Centre international de l'enfance, que préside le professeur Robert Debré. Cette exposition, placée sous l'autorité scientifique du professeur Marcel Lelong, avait été réalisée avec le concours d'éminentes personnalités médicales françaises et étrangères. Dans la salle des fêtes, une série de panneaux, utilisant des photomontages et des installations lumineuses mobiles, mettaient l'accent sur quatre vérités qui doivent pénétrer l'esprit du public : la tuberculose n'est pas héréditaire ; elle est contagieuse par contact direct, le plus souvent d'adulte à enfant ; elle est évitable ; elle est curable.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PHASE AFRICAINE DE LA GUERRE MONDIALE :

Jacques Mordal, *Bir Hacheim* (Amiot-Dumont, 218 pages). Il y a dix ans que s'est déroulée, aux confins du désert de Libye, une des actions les plus glorieuses de notre histoire militaire, bien qu'elle n'ait pas été une victoire. C'est la résistance, dans Bir Hacheim, de la première brigade des forces françaises libres commandées par un chef qui y acquit une légitime popularité, le futur général Kœnig. Le commandement britannique avait demandé à la garnison de tenir quarante-huit heures. Elle résista pendant quinze jours à l'offensive dont Rommel lui-même avait pris la direction, permettant ainsi aux forces anglaises de se regrouper, de se renforcer des contingents venus de Palestine et de couvrir l'Egypte.

La première brigade ne se résigna à la retraite qu'après avoir épuisé ses munitions et ses vivres. Sa mission était remplie. Le « décrochement » s'effectua avec un minimum de pertes. Hitler dira, quand on lui rapportera les détails de la bataille : « Voilà une nouvelle preuve de la thèse que j'ai toujours soutenue en affirmant que les Français sont, après nous, les meilleurs soldats d'Europe ! Il nous faudra absolument, après la guerre, monter une coalition capable de contenir militairement la France. »

La propagande alliée exalta en son temps ce fait d'armes. Un trait qui peint le véritable chef : Kœnig protesta contre les termes grandiloquents que lui prêtait la radio de Londres en réponse aux sommations de l'ennemi : « Je demande, dit-il, que la défense de Bir Hacheim ne soit pas romancée. »

LA MARINE FRANÇAISE :

Vice-amiral Pierre-Jean Ronarc'h, *l'Evasion du « Jean-Bart »*, juin 1940 (Flammarion, 266 pages, 31 illustrations hors-texte). Lorsque les avant-gardes allemandes s'élancèrent vers l'Atlantique, le *Jean-Bart*, dont l'achèvement était prévu pour l'automne 1940, attendait encore ses machines et son armement. Ce bâtiment de 35.000 tonnes était une proie tentante pour l'ennemi. L'auteur nous relate ici l'étonnante opération — peut-être sans précédent dans l'histoire de la marine — qui lui permit de dégager son bateau et de lui faire prendre la mer alors que les Allemands étaient à Nantes. « Nous avons à sauver le *Jean-Bart*, et nous le sauverons tous ensemble », avait-il dit à l'équipage. Cette « évasion » sensationnelle fut marquée de péripéties dramatiques qui faillirent à vingt reprises en compromettre le succès. Après un bombardement aérien, le bâtiment mit trois jours et demi pour atteindre Casablanca, où il s'échoua à la suite des combats de novembre 1942. Remis à flot, il appareillera le 25 août 1945 pour rentrer en France.

Ecrite sans emphase, avec la concision d'un journal de bord, cette page d'histoire nous fait revivre la lutte exaltante d'hommes de cœur et de courage pour soustraire à l'ennemi cette coque qui symbolisait une parcelle du sol national.

Albert Mousset.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Un coloriste riche et subtil

Michel Terrasse peint avec son sentiment. Il est agréable pour nous de l'en louer, car c'est actuellement chose rare ! On veut en effet créer une œuvre d'art systématiquement, ou, ce qui est parfois pis, cérébralement. Quant à la part de la sensibilité, elle est en général bannie avec soin de toute création dite « mentale » ou de toute peinture dite « figurative ». Or ce qui séduit dans l'œuvre de Michel Terrasse, exposée à la Galerie Bernheim-Jeune, c'est justement cette vision sensible qu'il a des choses, cette juvénile ardeur d'expression, et cette palette à la fois riche et subtile qui fait de lui un excellent coloriste.

Michel TERRASSE. « Le Dahlia. »

Mais, diront certains hommes épris d'innovation, on sent chez Michel Terrasse l'influence de Bonnard dans ses harmonies rares. Et après ! Delacroix ne se flattait-il pas de subir l'influence de Rubens, de Véronèse, de Gros ou même de son contemporain Géricault ? Et Michel Terrasse, attiré par la couleur, a subi l'ascendant d'un des plus grands maîtres coloristes français ; nous ne saurions trop l'en féliciter, d'autant qu'il a su garder une personnalité bien particulière. Les ciels violets et les couleurs vibrantes qu'il a rapportés de ses paysages de New-York côtoient à l'exposition son *Jardin à l'automne*, le *Bateau blanc* et la *Nature morte orangée*, peintures très raffinées et d'une poésie bien française.

A la même galerie Bernheim-Jeune signalons l'exposition d'André Beaurepaire et une rétrospective Maurice Chabas. André Beaurepaire est un visionnaire qui se plaît à s'égarer parfois dans les réalités de l'usine : un art de force aux tons pastellisés. La rétrospective Maurice Chabas fait enfin revivre un art qui peut paraître désuet, mais qui a au moins le privilège d'être sincère. Paysages et compositions sont imprégnés de cette lumière propre à la peinture post-impressionniste.

Maurice Sérullaz.

AU PALAIS D'ÉTÉ D'ALGER

Le bal de la Croix-Rouge

Le bal annuel de la Croix-Rouge, qui a eu lieu, comme chaque année, à Alger, a connu un éclat et un succès sans précédent.

L'allée centrale, illuminée de torches, conduisait au patio garni de fontaines lumineuses à travers les jardins baignés de douces lumières multicolores. L'intérieur du palais, magnifiquement décoré de fleurs, offrait un cadre idéal. Dans la grande salle, dite « salle des Paons », aux célèbres mosaïques, eut lieu le dîner aux chandelles par petites tables. Les plats étaient présentés par des porteurs noirs.

Le bal qui suivit, très animé jusqu'à une heure avancée de la nuit, ne fut interrompu que par la présentation des mannequins et par les attractions.

Aux côtés du gouverneur général de l'Algérie et de Mme Léonard, on notait la présence de Mme Coirre, femme du président du Conseil municipal de Paris.

BELLES ET BÊTES

Au concours de « la Belle et la Bête », aux Ambassadeurs, les magnifiques chiens que conduisait Mme de Fommervault furent particulièrement remarqués. Mais certaines concurrentes étaient accompagnées de bêtes plus étranges. Ainsi la souriante artiste Colette Ripert, qui présenta une coccinelle.

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS

LE PÈRE DE MADEMOISELLE

de Roger-Ferdinand

ATTENTION AUX ACCIDENTS DE LA ROUTE

Mais oui. Vous l'avez bien reconnu. Ce chauffeur — provisoire — de taxi n'est autre que Michel Simon, qui a, sur la place de la Concorde, donné le départ à la Croisade de la prudence. Cette campagne est destinée à rappeler aux automobilistes oublieux les règles qui leur permettront d'éviter accrochages et collisions.

Michel Simon prononça donc une brève exhortation. Puis, à la parole joignant le geste, il prit lui-même le volant. Mais le grand acteur est-il bien certain que la prudence autorise la présence d'un chien sur le dossier où s'appuie le chauffeur ? « Bien sûr, répondrait Michel, puisque ce chien est un fétiche. »

DISTINCTIONS LITTÉRAIRES

Le grand prix de la Mer et de l'Outre-Mer a été décerné, au premier tour et à l'unanimité, à Joseph Peyré. Le vigoureux talent de romancier de l'auteur de *Sang et Lumière* lui avait déjà valu en 1935 le prix Goncourt.

L'atmosphère de l'Espagne, la tauromachie ont fourni à Joseph Peyré quelques-unes de ses meilleures inspirations. L'aventure enthousiame l'écrivain, qui a su peindre aussi les hautes altitudes puis la guerre et évoquer l'Afrique et la Camargue.

Signalons, d'autre part, que notre éminent collaborateur Daniel-Rops vient d'être fait docteur *honoris causa* de l'Université de Montréal.

Grâce à sa nouvelle gare maritime

PORT-VENDRES DEVIENT DAVANTAGE CHAQUE JOUR L'UNE DES GRANDES PORTES DE L'ALGÉRIE

Le 24 mai a été inaugurée à Port-Vendres la nouvelle gare maritime que la Compagnie de navigation mixte a fait construire en remplacement de l'ancienne.

Dès avant la guerre, en effet, cette compagnie, désireuse d'améliorer les liaisons entre la voie ferrée et le paquebot, avait édifié, sur le quai Castellane, une gare maritime par laquelle transitaient tous les voyageurs se rendant, par l'ancien P.-O.-Midi, soit à Alger, soit à Oran. Mais la guerre n'épargna pas plus cette installation — considérée alors comme un modèle du genre — que les navires de la compagnie, dont 80 % étaient détruits à la libération.

Il fallut d'abord reconstituer cette flotte. C'est aujourd'hui chose faite. La prochaine entrée en service du paquebot *El-Djezaïr* marquera l'aboutissement de ce magnifique effort.

L'inauguration du nouveau bâtiment de Port-Vendres sera, elle aussi, le signe éclatant d'une renaissance.

Lumière, confort et commodité

Le développement des moyens de transport flottants, l'accroissement du tonnage et de la puissance des navires interdisaient de reconstruire la nouvelle gare sur l'emplacement même de l'ancienne, et c'est à l'angle du quai de la Douane et du quai de la Presqu'île que s'élève le nouvel immeuble.

L'impression qui s'en dégage est d'abord une impression de clarté : un vaste bâtiment blanc, percé de larges baies. A l'intérieur de la salle des Pas Perdus, hall de 30 mètres sur 30, haut de 7 mètres, les caissons blanc et ocre du plafond diffusent, en l'atténuant, la lumière qui pénètre à flots par ces verrières. Tandis que le trafic fret se fera uniquement par les hangars du rez-de-chaussée, les passagers gagneront directement par une passerelle cette salle des Pas Perdus située au premier étage. Ils y trouveront tout ce qu'ils pourront désirer : bar, cabines téléphoniques, guichet postal, magasin de journaux et de tabac ; les bureaux de la compagnie, qui permettront d'effectuer les dernières formalités avant embarquement, sont également installés dans ce hall, ainsi que les locaux de la police du port, de la Santé maritime, et des guichets de la S. N. C. F., qui délivreront directement des billets pour les lignes nord-africaines.

De discrets haut-parleurs avertiront les voyageurs de l'instant où ils devront, après une brève visite de douane, quitter le hall pour se rendre de plain-pied, par la passerelle enjambant le quai d'accostage, à bord du paquebot.

Des chiffres qui marquent un essor

Cette installation est donc, en même temps qu'un modèle de simplicité, une réalisation qui offrira au passager le maximum de sécurité et de confort. Son importance ressortira mieux encore si l'on songe au développement chaque jour accru de Port-Vendres au départ des lignes d'Alger et d'Oran. Malgré l'arrêt brutal de la guerre, malgré les destructions, son chiffre de passagers a dépassé, dès l'an dernier, celui de l'année la plus favorable de l'avant-guerre, 1938, passant de 102.000 à 107.000 (pour la seule Compagnie de navigation mixte). La mise en service du paquebot *El-Djezaïr* sera un nouveau facteur d'extension.

Quant au trafic des marchandises, il connaît un essor analogue. Le tonnage d'exportation, qui était de 11.000 tonnes en 1938, atteignait 17.000 tonnes en 1951. La Compagnie de navigation mixte concourt à cette évolution en augmentant sans cesse le nombre de ses services. Elle entend notamment contribuer à la spécialisation de Port-Vendres dans le trafic, en frigorifiques, des marchandises périssables : de plus en plus facilement, les fruits et les primeurs seront expédiés vers Alger et Oran. Port-Vendres doit trouver là un brillant avenir.

M. Baylot, préfet de police, Serge Lifar, M. Brousset, vice-président du conseil municipal.

UN COMMISSAIRE HOMME DE LETTRES

Au commissariat de la Chaussée-d'Antin, rue Taitbout, une plaque a été inaugurée pour rappeler la mémoire de Louis Beffara, qui pendant vingt-trois ans, de la Révolution au début de la Restauration, fut précisément commissaire de ce même quartier parisien. Mais ce n'est pas seulement aux qualités professionnelles et administratives de Louis Beffara que ses collègues d'aujourd'hui, et notamment son très sympathique successeur à la Chaussée-d'Antin, M. Dubelloy, entendaient rendre hommage. C'est aussi au lettré, à l'écrivain, qui, passionné de théâtre, consacra à l'*Esprit de Molière* deux volumes, toujours et à juste titre cités dans la bibliographie du grand comique. Il écrivit abondamment aussi sur l'histoire du théâtre lyrique, et son buste orne une galerie de l'Opéra, que Serge Lifar représentait à l'inauguration. La majorité de ses manuscrits furent malheureusement détruits lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville, sous la Commune. A la cérémonie d'inauguration, à laquelle assistaient de nombreuses personnalités, M. Marcel Le Clère, commissaire principal aux délégations judiciaires, qui a beaucoup contribué à cette commémoration, fit revivre dans un discours d'une tenue fort littéraire la figure de Beffara. Une très brillante réception suivit.

M. Marcel Le Clère prononçant son discours. Derrière lui M. Dubelloy.

LES DISQUES NOUVEAUX

Deux Suites du XVIIIe siècle

De curieuses associations d'idées se produisent actuellement, nées de la conjugaison du disque et de la radiodiffusion. C'est ainsi qu'en écoutant l'enregistrement de la suite d'orchestre extraite de *Platée*, l'opéra-bouffe de Rameau (Telefunken), les auditeurs pensent aussitôt à l'heure de culture française, car ces pages en représentent l'indicatif... N'y aurait-il pas lieu à ce propos d'écrire des pièces brèves, qui répondent à de nouveaux besoins, plutôt que de puiser dans la littérature musicale du passé ? C'est le grand orchestre symphonique de l'I. N. R. belge de Bruxelles, dirigé par Franz André, qui vient d'inscrire sur la cire *Platée*, œuvre délicieuse. Le même ensemble a consacré l'autre face du disque et une plaque d'ébonite entière à l'heureuse mise en valeur de *Céphale et Procris*, ballet-suite de Grétry (Telefunken). Cette composition charmante est exécutée à la perfection, avec une finesse, un esprit, une délicatesse des sonorités qui lui donnent d'emblée une place de premier rang. Il était fort intéressant de fixer pour la postérité l'inspiration de l'illustre maître belge.

En effet, jusqu'à présent il avait été un peu négligé.

Voilà désormais une lacune comblée. Grétry méritait d'être mieux connu...

W.-L. Landowski.

SURPLUS D'ÉDITEURS
Livres neufs val. 500 francs depuis 75 francs. Catalogue 32 pages 2.000 titres sur demande. Sté E. L. J. M. (366), 79, Gde-Rue, POITIERS.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Lundi 9 juin
21 h. (Kiesgende Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
NAN MER RIMAN
MAXIM SCHAPIRO

RENTE 3 ½ %
A CAPITAL GARANTI
DE L'OR QUI RAPPORTE...
69

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an ...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois ...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an ...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois ...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension
GREGOIRE
à flexibilité variable
sur 4 CV. RENAULT
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIERES (Seine) Grésillons 40-70

ATL 352

« LE SCOOTER »

NOUS sommes heureux d'annoncer le numéro 1 de cette nouvelle publication destinée aux fervents du scooter. Ce nouvel engin de locomotion a pris un tel essor qu'il était bien étonnant qu'aucune revue spécialisée n'ait encore vu le jour.

Dans *le Scooter* la technique, le sport, l'équipement, le tourisme, etc., font l'objet de nombreuses rubriques.

Ce nouveau journal, d'une présentation très agréable, constituera un trait d'union très effectif entre les membres des différents Scooter Clubs qui existent déjà dans de nombreuses régions.

LÉGION D'HONNEUR

PARMI les récentes nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur, au titre du ministère du Commerce et de l'Industrie, nous relevons avec plaisir le nom de Mme A.-J. Fagard, gérante de la Société Jif-Waterman, conseiller honoraire du commerce extérieur, nommée chevalier.

LE FESTIVAL DE CLAMART

Pour la quatrième fois la charmante localité de Clamart organise un festival de musique qui aura lieu du 5 au 22 juin. Le succès obtenu par les précédents est une garantie de l'attrait de ce festival, qui, s'il n'a pas la prétention de se mesurer avec les grandes manifestations, n'en sert pas moins excellemment la musique.

CHRONIQUE FLORALE

LES horticulteurs se sont ingéniés, durant les dernières décennies, à multiplier les variétés de fleurs à bulbe et à créer des coloris nouveaux.

Aux Etats-Unis, en particulier, sont nées plusieurs espèces nouvelles de glaïeuls : le *Cardinal Spellman*, à fleurs géantes ; le *Général Eisenhower*, de teinte rose clair ; *Ile-de-France*, saumon ; *Alaska*, d'un blanc éclatant. On sait l'avantage que présente la fleur du glaïeul, dont tous les boutons s'épanouissant successivement forment dans un vase une garniture d'une rare durée. Il importe, de plus, de signaler l'apparition d'un glaïeul bleu, espèce totalement inconnue jusqu'à présent. Cette innovation a connu outre-Atlantique un très vif succès, qui ne tardera sans doute pas à s'étendre à la France.

Les Français sont d'ailleurs au premier rang dans cet ordre de recherches, et si l'un des plus illustres d'entre eux, Lemoine, s'est particulièrement distingué dans le domaine des glaïeuls, d'autres semeurs de chez nous, comme Jean Viaud, Crozy, etc., ont amélioré avec le même succès les cannas.

Il faut encore citer, parmi les plus ornementales de ces plantes, le *ferraria pavonia*, qui doit son nom à l'aspect de ses fleurs. Celles-ci, en effet, ressemblent de façon frappante aux « yeux » qui se dessinent sur le plumage des paons.

Venez cet été à Suvretta Haus, St-Moritz. Tous les sports sous le soleil et à l'air vivifiant des Alpes, Dancing, Cabaret, Galas dansants, cuisine renommée. Pension complète 26 Frs Suisses par jour. Location aux Agences de Voyage ou directement à
SUVRETTA HAUS
ST. MORITZ, SUISSE

Vous avez vu cette annonce et 15 Millions de lecteurs de la Presse Française la liront. La PRESSE porte la PUBLICITÉ à la connaissance du plus grand nombre.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

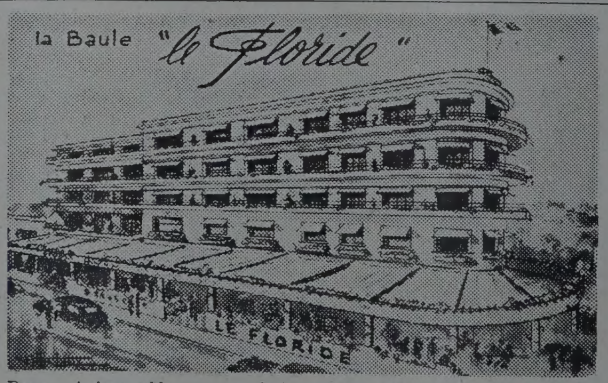
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

SUISSE

HOTEL EIGER WENGEN (Suisse). Situation centrale et tranquille. Cuisine renommée. Sept jours tout compris, depuis fr. s. 112.



Dans cet immeuble avec confort moderne, ascenseur, sont à vendre appartements libres, 3 à 5 pièces, garage, cave. Toutes pièces principales avec balcons face à la mer. - A partir de 2.600.000 fr. Droits d'achat 1 %. Exonération d'impôts fonciers 25 ans - En cas domicile principal, prime à la construction 20 ans, et prêt Crédit Foncier de France 40 % du prix d'achat. Durée 20 ans. Int. réduits. - Cabinet R. BEAULANDE, 14, rue Crébillon, NANTES. - 27, avenue de Gaulle, LA BAULE. - 16, rue de la Paix, SAINT-NAZAIRE.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adjes Ch. Not. Paris, 10 juin, 14 h.
PROPRté à usage **Magasins** et **Ateliers** à **Paris-XVIe**,
R. St-DIDIER, 46bis-46ter
Cce 1.110 m² 75 *Revenu brut ann. 750.000 francs*
plus remboursement impôt foncier.
M. à p. : 13.000.000 de francs.
S'adr. aux not. Paris : Mes **JOSSET** et **BARON**, 20, rue des Pyramides, dép. ench.

LE PARK HOTEL VITZNAU
LAC DE LUCERNE
PLAGE PRIVÉE — GRAND JARDIN
TENNIS — GARAGE
En auto : une demi-heure de Lucerne. E. Rüegger, directeur.

GSTAAD
La station élégante
DE
L'Oberland Bernois
Piscine magnifique - Tous les sports.
Juillet : Championnats internat. de tennis de la Suisse.
Prospectus : Office de Tourisme, Gstaad.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.